

Apparitions (Hors- collection)

**Audrey Couture
Chloé Couture**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

AUDREY
COUTURE

CHLOÉ
COUTURE

APPARITIONS



COLLECTION
SORS DE TA BULLE

HORREUR



les six brumes

AUDREY & CHLOÉ
COUTURE

APPARITIONS



LES SIX BRUMES



COLLECTION DREAMSGATE

2015

Présentation de l'éditeur

« Je me suis approchée du miroir et j'y ai fait un petit rond, dans la buée, pour discerner mon œil. Dans la glace, un œil vert me dévisageait. Je me suis sentie paralyser. Intégralement.

Cet organe injecté de sang qui ne m'appartenait pas clignait, comme pour m'inviter à découvrir la totalité du mirage. Un frisson m'a parcouru tout entière.

Je ne pouvais pas m'empêcher de trembler en élevant de nouveau ma main vers le miroir.

J'ai fermé les yeux et glissé ma paume sur l'ensemble de la surface froide et poisseuse en me mettant à compter dans ma tête.

***Un.** Je priais pour revoir le visage d'une jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux bruns, au nez et aux lèvres trop volumineux, au teint rougeaud...*

***Deux.** Je sentais le rebord du comptoir me compresser le ventre, à force d'être penchée vers l'avant.*

***Trois. Quatre.** Je sentais une curieuse pulsation dans mon œil droit. C'était celui qui était remplacé par le globe à l'iris glauque strié de veines dans le miroir. Mon cœur s'emballait, je sentais mes genoux fléchir.*

***Cinq...** À la seconde où j'ai ouvert mes yeux : une vision d'horreur. Dans un sursaut de panique, j'ai été projetée vers l'arrière.*

Debout, dans la glace, se tenait Élise, ma défunte amie.»

Les Six Brumes (1 décembre 2015)

ASIN: B018ELR36U

Préface

Ce nouveau titre de la collection *Sors de ta bulle!* vous invite à découvrir un genre qui n'avait pas encore été exploré par nos gagnantes et nos gagnants des années antérieures : le roman d'horreur.

À ce jour, la collection propose 5 romans réalistes (*Jusqu'à te perdre; Contre-temps; Moi aussi; Perle; Je t'aime Citrouille*), 2 recueils de nouvelles (*Allez crame-moi ça; Cancer du nombril*), un roman par nouvelles (*Princesses en culottes courtes*) et un recueil de poésie (*Cloche-pied*). Autant de titres écrits par de jeunes auteures et auteurs du secondaire qui sont lus dans les écoles de la Commission scolaire de la Région-de-Sherbrooke – et ailleurs.

Mais *Apparitions* comporte aussi une autre particularité, et non la moindre : le récit a été écrit à quatre mains. Quatre mains... appartenant à deux sœurs. Des jumelles, pour être plus précise. À seize ans, Audrey et Chloé Couture ont complété, en juin 2014, leur premier tour de piste ensemble avec *Sors de ta bulle!* Il s'agissait d'un premier manuscrit écrit dans ce cadre pour Audrey, et d'un second, pour Chloé.

Le jury du concours littéraire *Sors de ta bulle!* a souligné leur excellent sens de la description; leur maîtrise du dialogue et leur facilité à camper des personnages qui semblent si vivants, « si incarnés que le lecteur n'a pas besoin des incises pour savoir qui parle »; la montée progressive du suspense, qui prend ancrage dans des « scènes du quotidien très réalistes, pour ensuite rendre le paranormal plus surprenant. La tension est si efficace que le lecteur a réellement peur ».

Les membres du jury leur ont décerné le titre de lauréates de la 10^e édition du concours littéraire *Sors de ta bulle!* Audrey et Chloé Couture ont remporté le prix inestimable offert par notre nouvel éditeur, Les Six Brumes : la publication de leur roman. Elles ont participé à chacune des étapes de production de l'œuvre, depuis le travail éditorial de réécriture, de correction, de mise en page jusqu'à la mise en marché.

Tout a commencé par un vrai cauchemar. Un essaim de chauves-souris avec des ailes métalliques qui fracassaient une fenêtre. En se réveillant, ce matin-là, Chloé s'est dit que cette scène morbide recelait du potentiel. Elle tenait une nouvelle idée de roman.

Elle en a parlé avec Audrey. Elles ont décidé d'unir leurs forces, et elles ont fait le plan de l'histoire. Un événement, une scène centrale : un chapitre. Elles se sont ensuite divisé le travail. Chacune écrivait dans sa bulle. Quand l'une finissait son chapitre, l'autre le relisait, suggérait des modifications et

des pistes d'amélioration, le réécrivait et le révisait.

Un prologue, quatorze chapitres, et un épilogue plus tard, le résultat est étonnant. Les jumelles écrivent d'une seule voix. On ne peut vraiment pas dire qui a d'abord écrit quoi. Leur roman possède une remarquable unité de ton et de style.

Et chut. C'est encore un secret, mais Audrey et Chloé parlent maintenant d'écrire une suite. Un autre fantôme et d'autres *apparitions* semblent en effet se profiler dans la vie de leur héroïne Annabelle.

En attendant cette suite – et parce que la lecture et l'écriture sont indissociables dans la formation des auteurs de la relève, nous vous invitons à visiter les couloirs de l'insolite à votre tour, c'est-à-dire à écrire « en écho » à Audrey et Chloé Couture. À vos plumes et à vos claviers. Et s'il se passait un événement... curieux, bizarre, anormal, suspect, inexplicable, inconcevable, inquiétant, voire carrément terrifiant :

Dans votre classe

Dans votre bain

Dans la chambre de votre frère ou de votre sœur

Dans le sous-sol de votre maison

Chez l'un de vos amis

À l'épicerie

Chez votre voisin

Dans votre rue

Dans l'autobus scolaire

Au cinéma

Au centre commercial

Au téléphone

Dans votre boîte de réception de courrier électronique

Sur votre « mur » Facebook

Etc.

Racontez, racontez, racontez. Car, qui sait, ce *fantôme* d'idée vous entraînera peut-être dans les dédales d'un futur manuscrit...

Camille Deslauriers,
directrice de la collection *Sors de ta bulle!*



Prologue

— Actionne donc les essuie-glaces. (Je les ai pointés en faisant un signe de tête vers l'avant.) Il commence à pleuvoir.

Élise s'est penchée maladroitement sur le tableau de bord en froissant sa robe lilas pour scruter le paysage qui défilait devant nous, éclairé par les phares de la petite voiture grise.

— Tu as raison. Déjà que je n'ai pas une très bonne vision, rouler pendant un orage, ça va être l'enfer. J'haïs assez ça, conduire ! Il fallait bien que le reste de ma famille finisse le mariage en allant dans un bar ! C'est vraiment mal pensé pour nous, les « trop jeunes »...

— Ça fait au moins une demi-heure que tu râles, j'ai répondu. Concentre-toi donc sur la route au lieu de te plaindre que tu n'aimes pas ça, conduire. T'aurais moins peur si tu ne faisais pas plein de choses en même temps.

— Pff ! Où est-ce que tu t'en vas, Annabelle Turcotte ? Je n'ai pas peur de conduire ! Je n'aime simplement pas ça. Au moins, moi, je suis allée me chercher un permis !

— Arrête de me parler et regarde en avant ! Bon sang, tu roules vite !

Le grondement du tonnerre a suivi ma dernière remarque, puis les quelques gouttelettes qui s'écrasaient sur le parebrise sont devenues un réel torrent d'eau. L'autoroute sombre est devenue floue; on ne pouvait presque plus rien voir avec les chutes Niagara qui semblaient déferler autour de la voiture.

— Oh, ce n'est pas vrai, ouache ! Même avec les essuie-glaces et les phares, on ne voit rien tellement le temps est merdique !

— Chut ! Concentre-toi sur la route, tu es vraiment insouciante !

De longs éclairs mauves ont brusquement zébré le ciel ennuagé. Tout était noir, sauf les lignes blanches et jaunes qui s'enchaînaient de façon monotone sur l'autoroute. La lumière artificielle des phares donnait une allure spectrale aux cimes des arbres, presque imperceptibles à cause de la pluie.

Élise roulait à une vitesse affolante...

J'étais un peu crispée sur mon siège, apeurée par la conduite dangereuse de mon amie. Après un moment, incapable de supporter les silences, Élise s'est empressée de faire la conversation, comme si de rien n'était :

— C'est vraiment digne d'un film d'horreur, cette atmosphère ! J'ai l'impression qu'on va frapper un autostoppeur qui va ensuite nous abattre à coups de couteau après s'être réveillé d'un cimetière d'animaux domestiques, comme dans le film, là...

— Ne dis pas des affaires de même ! Je ne l'ai pas vu, ton film bizarre. Je

crois même que tu te mélanges un peu dans tes histoires, là.

— De quoi tu parles ? Je me rappelle très bien du film, je ne mélange rien ! Ensuite, il s'en va dans la maison d'une gardienne d'enfants pour la poursuivre, tuant ses amis au passage avec... avec une tronçonneuse ! Oui, c'est ça ! Et là il y a une poupée maléfique qui vient le rejoindre...

— Écoute, je ne suis pas niaiseuse, je sais que tu racontes n'importe quoi. Il n'existe pas ton film.

J'ai jeté un regard en coin à mon amie, qui essayait tant bien que mal de ne pas rire, mais qui, finalement, avait une expression hilarante. On aurait dit qu'elle était... constipée. Nos regards se sont croisés, puis nous avons éclaté de rire à l'unisson, ce qui a détendu l'atmosphère et m'a permis de relaxer un peu.

— Bon, je vois que madame Annabelle-la-toute-sérieuse n'aime pas mes histoires sordides. Elles ont du potentiel, quand même !

— Ouais, tu devrais vraiment abandonner ton projet d'enseigner l'équitation pour consacrer ta vie à la réalisation de films, c'est tellement ton talent... inné.

— Tu penses vraiment que j'aurais une chance dans ce domaine ?

— Oh oui... plus de chance avec les films pornos que les films d'horreur, mais quand même, tous les goûts sont d- HÉ !

J'ai frotté l'arrière de ma tête en faisant la moue. Je venais de recevoir une taloche bien méritée et j'en subissais les élancements.

— Ouais, tu n'es vraiment pas de bonne humeur aujourd'hui...

— Désolée... c'est juste que je ne me sens pas très bien après avoir vu toute ma famille. Après tout, c'était juste le mariage d'une de mes cousines. Sans toi, j'aurais probablement été trop ennuyée pour y aller. Pour tout te dire, je n'ai pas eu les habituels « Oh, mais qu'est-ce qu'elle a grandi ! », mais plutôt les « Dans quelques années, elle va en faire des ravages, celle-là ! » et des « Si seulement tu n'étais pas ma nièce... ! »

— AAHAHA ! Qui t'a dit ça ?

— Oh, c'était Maurice, le pervers qui crée des malaises dans toutes les réunions de famille.

— Aaah, nous en avons tous un. Je te comprends.

— Ouais... et en plus, je crois que j'ai un peu trop mangé de ces petits sandwichs aux œufs...

Un rot sonore a confirmé ses dires. C'était maintenant mon tour de lui donner une taloche, mais mon geste s'est vite arrêté. Alors qu'elle se recroquevillait en ricanant, j'ai vu une ombre qui grandissait à vue d'œil dans la voie inverse, se rapprochant dangereusement de notre véhicule.

— Ben voyons donc, qu'est-ce qu'il fait là, lui... ?

— ATTENTION ! VIRE !

Il était trop tard pour effectuer une quelconque manœuvre d'évitement. L'autre automobile, une camionnette rouge, avait dévié dans notre direction, et percutait notre petite voiture grise de plein fouet.

La dernière chose dont je me suis souvenue par la suite est la vision d'un homme au volant de sa voiture, bien éveillé. Son visage était vivement illuminé par les phares du véhicule. Ses yeux, grands ouverts, exprimaient de la pure démente.

Il y a eu le bruit sourd de l'impact, le craquement de verre brisé, le vacarme du klaxon et le souffle des coussins gonflables qui se remplissaient. Puis, le silence.

Le silence pesant de l'abîme.

Les funérailles

Tu peux le faire. Tu en es capable. Un pas de plus, et tu vas te retrouver dans la grande pièce du salon funéraire. Le cercueil ne sera même pas ouvert. Il va y avoir des fleurs, des photos, des gens qui pleurent...

Je sentais ma main trembler sur la rampe de l'escalier menant au deuxième étage. Une autre main, minuscule et délicate, s'est posée doucement dessus, comme pour me rassurer et arrêter les tremblements.

— Tout va bien aller, Annabelle. Tu n'es pas obligée d'entrer dans la pièce si tu ne te sens pas assez forte, mais il serait bien que tu offres tes condoléances à ses parents. Dis-toi qu'ils sont aussi désespérés que toi, sinon beaucoup plus. C'était leur fille unique...

Setsuko, une de mes amies proches, a détourné son regard du mien pour observer les Gendreau, un court instant. Ils étaient debout près du cercueil et recevaient les gens qui voulaient présenter leurs sympathies, légèrement courbés, comme sous le poids écrasant d'une douleur insupportable. Une douleur saisissante, le genre de douleur qui vous empoigne les entrailles, qui vous donne le goût de vomir, de gémir, de crier, mais qui vous rend dans l'impossibilité de le faire.

Il fallait rester debout, échanger des poignées de main, entendre les mêmes mots qui sortaient de la bouche de tout le monde : « Mes sincères condoléances... C'était une fille vraiment extraordinaire... Elle nous manquera... »

Cette douleur poignante, je ne la ressentais pas. Tout se déroulait si lentement, tout était si étrange... je ne savais pas quoi penser, quoi comprendre. C'était comme un rêve, tout était si flou. Et si bizarre. Je n'avais aucun contrôle sur ce qui se passait, sur les mots qui sortaient de ma bouche... J'étais dans un état végétatif. J'étais le témoin lointain d'un cauchemar dans lequel je ne pouvais rien faire.

Je ne ressentais rien. Et, pourtant, je n'étais pas si végétative que j'en avais l'air. Toutes sortes de pensées se bousculaient dans ma tête, activité cérébrale qui me laissait épuisée et, malheureusement par la suite, insensible à ce qui se produisait autour de moi.

Pourquoi n'avais-je pas été tuée moi aussi, dans l'accident ? J'étais laissée à moi-même sans aucune explication. Élise aurait eu le droit de vivre autant que moi. Pourtant, je vivais, et elle, elle était morte. Et le regard du désaxé qui m'avait enlevé ma meilleure amie m'obsédait. Quelles avaient été ses dernières pensées ? Qu'est-ce qui l'habitait lorsqu'il a commis son geste cruel ?

J'ai répondu à Setsuko, toujours un peu dans les vapes :

— Oui, c'est vrai qu'ils souffrent beaucoup plus que moi. Et eux, ils n'ont pas le choix d'être là. Je suis vraiment conne...

— Ah, non ! Pas de ça ! L'atmosphère est assez étouffante de même, pleine de tristesse retenue... N'ajoute pas de la culpabilité en plus.

Setsuko m'a empoigné un bras et m'a fait entrer dans le salon pour nous permettre de parler à l'écart des oreilles indiscrètes.

— Tu n'aurais rien pu faire, ok ? Rien ! Il y a des choses, dans la vie, qu'on ne peut tout simplement pas contrôler. C'est ça, la vie. On se fait bousculer par les événements, et il faut continuer à essayer de faire queue et tête de ce qui nous arrive, voilà !

— Je ne pense pas que tu utilises bien l'expression, Setsuko... Mais je comprends ce que tu veux dire. Merci.

— Est-ce que tu es sûre que tu n'as pas quelque chose d'autre à me dire ? Peut-être que de te confier un peu, ça te ferait du bien.

— Bah, je ne sais pas... c'est que je ne sais tellement pas quoi dire...

Setsuko m'a regardée, attendant une réponse. J'ai poussé un soupir, pour dire enfin :

— C'est juste que j'ai de la misère, Setsuko. J'ai bien de la misère à trouver un sens à tout ça. Pas plus tard qu'il y a quelques jours, Élise et moi on riait ensemble des gens qui dansaient mal et qui buvaient trop à la réception du mariage. Maintenant, Élise est dans un cercueil. Un cercueil ! À cause d'un gars fou ! C'est n'importe quoi. Elle avait tellement de... d'avenir. Elle aimait les enfants et les animaux. Elle voulait devenir monitrice d'équitation, elle gagnait des prix et des concours d'équitation depuis longtemps. Elle voulait partager sa passion avec les autres. Elle était super gentille, tout le monde l'aimait, même à l'école il n'y avait personne avec qui elle ne s'entendait pas.

— Je sais... c'est... incompréhensible.

Setsuko a tourné son regard vers les petits groupes de gens qui chuchotaient. Elle essayait manifestement de trouver quelque chose à dire, mais ne réussissait pas. Je lui ai alors posé cette question :

— Qu'est-ce que tu penses de l'accident ?

— De l'accident ? Moi ? Annabelle ! Tu sais très bien qu'on n'arrête pas d'en parler depuis que c'est arrivé... personne ne sait pourquoi le gars vous a foncé dessus. Il l'a fait de façon délibérée, mais on ne sait pas pourquoi. Pas d'alcool, pas de drogues... on pense plutôt que c'était un suicide, mais on ne saura probablement jamais de façon définitive.

— C'est tellement étrange... mais en même temps, ça ne m'étonne pas... les gens sont tellement fous...

Elle m'a fait un sourire compatissant.

— Ouais, décidément.

Nous sommes devenues silencieuses, remplaçant les plis de nos robes, regardant nos ongles. Après un moment, j'ai croisé son regard, puis j'ai dit :

— D'après toi, est-ce que c'était décidé ? Je veux dire, est-ce que c'était son destin, est-ce que c'est Dieu qui a décidé ça ?

— Dieu ? Je... je n'ai pas les réponses à tout. Je ne crois pas que ce soit le bon moment pour parler de choses philosophiques. Et puis... je pensais que tu étais très scientifique, que tu étais athée ! Pourquoi tu te demandes des choses comme ça, toi qui es toujours trop rationnelle et terre-à-terre ?

— Même les gens comme moi ont des doutes. Il faut croire que ce genre de tragédie nous amène à réévaluer nos croyances... ça peut aller jusqu'à changer complètement quelqu'un.

— Oui... comme ton frère.

Nous nous sommes tournées vers William, qui pinçait sous ses doigts les fleurs jaunes et rouges de l'une des couronnes mortuaires. Ses vêtements étaient propres, repassés, impeccables. Vraiment, personne n'aurait pu lui faire aucun reproche au sujet de son costume. Mais quand on prenait la peine de jeter un coup d'œil à son visage... c'est là qu'on constatait véritablement son état.

Pâle, les cheveux en bataille, les yeux rougis et les traits tirés, il avait passé des nuits affreuses. Il fixait un point perdu dans l'espace jusqu'à ce que son regard devienne larmoyant. Il passait son temps à avaler sa salive à grands coups, on voyait sa pomme d'Adam se relever et s'abaisser très distinctement à chaque fois. Décidément, la mort de ma meilleure amie ne le laissait pas indifférent. J'ai repris :

— J'ai longtemps ignoré son admiration évidente pour Élise, mais maintenant qu'il a quatorze ans... je ne me suis pas rendu compte à quel point il l'aimait, peut-être plus qu'en amis.

— Oui... Il a toujours eu un petit côté gêné avec elle... pas étonnant qu'il se soit abstenu d'exprimer ses sentiments depuis que Phillip le sportif est entré dans le décor. D'ailleurs, où est-il, celui-là ?

Nous avons cherché des yeux ce Phillip, qui ne manquait généralement pas de se faire remarquer à cause de sa taille imposante. Son regard ténébreux, mais pas très intelligent, faisait se pâmer la plupart des jeunes filles de notre école. Nous avons fini par nous retourner sur nous-mêmes afin de jeter un coup d'œil à l'autre bout de la pièce.

Un couple de personnes âgées est passé devant nous. L'homme portait son chapeau dans une main et tenait le bras de sa femme, une petite dame aux cheveux courts et ondulés, boitant et s'aidant d'une canne bon marché. Elle semblait très peinée. Peut-être était-ce la grand-mère d'Élise avec son mari ? Je n'avais pas le goût d'enquêter, en tout cas.

Puis, un petit garçon, tenant un nœud papillon dénoué, a couru vers son père qui parlait à un cercle d'hommes à l'écart pour lui dire quelque chose. Pour toute réponse, il a reçu une rebuffade composée d'un chuchotement de

reproches.

Une femme d'âge moyen a accroché son manteau bleu sur une des chaises, la faisant tomber d'un geste maladroit. Un adolescent s'est alors empressé de l'aider, un adolescent d'une carrure respectable, les cheveux châains striés par le soleil...

— C'est lui, c'est Phillip ! Je vais aller lui parler. Perdre sa blonde comme ça, ça reste un coup dur... Tu pourrais aller offrir tes sympathies aux parents d'Élise comme j'ai dit tout à l'heure puisque, après tout, tu étais sa meilleure amie. »

Setsuko a baissé les yeux, puis elle s'en est allée, sa petite robe de style asiatique disparaissant entre les corps des autres invités tous plus grands qu'elle. Je me suis alors retournée pour observer les Gendreau.

Le père d'Élise a surpris mon regard et a semblé s'y accrocher péniblement. Son épouse s'est essuyé le coin de l'œil, l'air absent. J'ai dégluti, puis j'ai foncé vers eux d'un pas décidé.

— Madame, M. Gendreau... je leur ai dit, en hochant brièvement la tête en guise de salut.

— Bonjour, Annabelle, m'a répondu le père. Je suis content que tu sois venue. Comment te sens-tu ?

— Oh, physiquement, je vais bien... à part une commotion cérébrale, je n'ai pas eu d'autres blessures significatives... seulement des égratignures et quelques hématomes. Je suis toujours suivie par un médecin, jusqu'à maintenant je n'ai pas de séquelles importantes. Mais je ne garde aucun souvenir de l'accident. Tout ce dont je me rappelle, c'est d'avoir vu la voiture arriver, puis de m'être réveillée dans un lit d'hôpital, en jaquette bleue, toute désorientée et avec un bandage sur la tête. Voyez, on m'a rasé un peu les cheveux pour les points de suture.

J'ai montré du bout du doigt ma plaie rafistolée, derrière l'oreille droite. J'ai cru deviner l'esquisse d'un sourire chez M. Gendreau, qui m'a murmuré que l'entaille ne se voyait pratiquement pas, mais je n'ai pas eu cette chance avec Mme Gendreau : elle avait l'air impassible et silencieuse, mais on pouvait l'entendre renifler faiblement. *Peut-être que ce n'était pas le temps d'aborder ce sujet...*

— Eh bien... je sais que vous devez être agacés de l'entendre, mais je ne sais pas comment le dire autrement, alors... J-je suis désolée, tellement désolée.

— Merci, a dit le père d'Élise. Ce deuil, c'est aussi le tien. Entoure-toi bien de tes amies, elles sont gentilles et elles vont faire ce qu'elles peuvent pour t'aider. Pour ce qui est de nous, on va probablement déménager de la ferme pour s'installer ailleurs, loin de l'endroit où on a élevé notre petite fille. On a déjà pris des arrangements pour vendre les chevaux. On ne veut surtout pas l'effacer, mais c'est trop dur, tu comprends ?

— Oui, je comprends. En tout cas... bonne chance.

Contre toute attente, madame Gendreau s'est interposée doucement, d'un ton presque inaudible :

— Toi aussi.

Son mari lui caressait le dos, avec bienveillance, et il tentait de l'encourager par son sourire mélancolique. C'est là que j'ai pris la décision de partir, et d'aller m'asseoir sur une chaise pour réfléchir.

Comme ça, les Gendreau vont déménager, même en plein début du printemps... Ce n'est pas étonnant. Si j'avais une fille, et qu'elle était morte, je ferais la même chose. Trop de souvenirs. Trop de mauvaises énergies à cause du deuil. Je me demande où ils iront et dans quel domaine ils travailleront...

— Salut, Annabelle. Ça te dérange que je m'assoie ici ? Tu veux être seule, ou tu apprécierais que je te tienne compagnie ?

Christine, ma dernière véritable amie après Setsuko, s'appêtait à poser son manteau blanc sale sur le dossier de la chaise adjacente.

— Assois-toi, assois-toi. Tu n'as pas besoin de me demander la permission.

Elle a ramené une de ses jambes sur le bord du siège en prenant place, sans vraiment s'apercevoir qu'elle mettait de la boue dessus avec sa botte, et elle a croisé les mains sur son genou relevé. Puis, elle a commencé à parler trop vite, sans penser, comme d'habitude.

— C'est incroyable, hein ? On ne la verra plus jamais. J'ai l'impression d'être dans un rêve... non, un film. Oui, c'est ça, un film. Une actrice dans un scénario qui m'est inconnu, mais que j'arrive quand même à suivre, comme si je connaissais les répliques sans m'en rendre compte. J'arrive ici. Je parle au monde. À l'école, je vais sûrement apporter un énorme bouquet de fleurs à mettre devant son casier, en son honneur. Avec une carte. On devrait lui faire une carte. Une carte avec des fleurs dessinées dessus... ou non, des cœurs ! Pour lui dire ce qu'on veut lui dire avant qu'elle parte pour de bon.

— « Avant qu'elle parte pour de bon » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Bien, on ressent encore sa présence. Un jour, quand l'accident sera une affaire classée, que les Gendreau auront déménagé et que les gens seront passés à un autre sujet de conversation, elle sera partie.

— Attends, attends, tu savais que les Gendreau allaient déménager ? Bah je ne vais même pas te demander comment, te connaissant... Mais bon, tu parlais donc de son influence après sa mort ?

— Oui. Je ne crois pas aux esprits, mais je pense qu'il y a une sorte d'empreinte fraîche d'elle. Après un certain temps, elle va s'estomper, et au fond, seulement les gens qui la côtoyaient plus intimement garderont cette marque. Elle peut devenir une cicatrice, quelque chose d'apparent, un constant rappel. Elle peut tout simplement disparaître. La meilleure chose à faire, c'est de la garder dans nos cœurs. C'est ce qui va garder Élise vivante.

En nous, à travers nos actions. C'est ce que je pense.

— Christine, je t'ai toujours trouvée un peu ésotérique, sur le bord granola, mais ce que tu dis là a bien du bon sens. Est-ce que je t'ai déjà dit que je t'aimais bien ?

Elle a voulu continuer la conversation sur sa lancée, mais s'est retenue, visiblement surprise par ma déclaration inattendue. Puis, elle a dit :

— Oui... enfin, je le sais, sinon tu ne te tiendrais pas avec moi, mais tu ne me l'as jamais dit comme ça, face à face.

— Bien, je te le dis maintenant. On ne se dit pas ces trucs-là. Même si Élise était ma meilleure amie, je pense que je ne le lui ai jamais dit.

— Tu auras l'occasion de le faire dans la carte, je te l'apporterai à l'école. Comme j'ai dit, elle n'est pas partie. Pas encore.

Christine m'a fait un sourire chaleureux, ses yeux pétillants semblaient vouloir m'inciter à ne pas m'inquiéter outre mesure. C'était incroyablement inhabituel pour cette fille souvent nerveuse et agitée.

L'endroit commençait à se vider. Mon amie s'est emparée de son manteau pour l'enfiler par-dessus sa mini-robe brune en rejetant par-derrière ses cheveux blonds frisottés. Je me suis aussi préparée à partir de cette salle lugubrement décorée de banderoles de fleurs. En passant entre les rangées de chaises pour sortir, j'ai aperçu des lampions près du cercueil. Ils semblaient me supplier de les enflammer.

— Je vais allumer une chandelle. Attends-moi dehors, ok ?

— D'accord.

Je me suis dirigée vers l'autel parsemé de pétales blancs. Au milieu y trônait une photo d'Élise, assise devant ses parents sur un tabouret, les mains posées l'une par-dessus l'autre sur ses cuisses. Elle avait les cheveux attachés en queue de cheval. Un gigantesque sourire aux lèvres. Tout comme ses parents, d'ailleurs.

La représentation d'une famille heureuse, quoi.

Allumer un lampion mauve ou un lampion rouge ?

J'ai choisi le rouge. J'ai extirpé le bâtonnet du compartiment rempli de cendre, et y ai mis feu. En approchant le bout de bois incendié à la mèche du lampion, j'ai discerné un mouvement. Après avoir sursauté, j'ai vivement tourné la tête vers la photo.

Sur la photo, les cheveux d'Élise étaient désormais détachés. Et elle ne souriait plus.

Qu'est-ce que... ?

Une école bien triste

— C'est beau, ce qu'ils ont fait.

— Ouais...

Notre petit groupe était rassemblé autour du casier. Il y avait des photographies collées sur la porte, des mots de condoléances, des lettres et des cœurs... Des fleurs, des cartes et des bougies sur le sol. C'était un autel. Un autel pour ma meilleure amie.

Setsuko se tenait à côté de moi, rigide et silencieuse. Elle fixait intensément une image : celle d'Élise avec sa jument, Kanelle, qui lui léchait joyeusement le visage. Ma défunte amie affichait une expression mi-amusée, mi-dégoûtée.

L'idée de dédier un autel à la mémoire d'Élise était celle de Setsuko, mais maintenant qu'elle l'avait sous les yeux, elle semblait mélancolique et songeuse.

Phillip était là aussi, mais il n'avait pas vraiment l'air d'être à sa place. Il trépinait, lançait des regards fuyants dans les deux sens du corridor. On lui avait subtilement suggéré de venir voir l'autel avec nous (ou plutôt : on l'avait obligé) et c'est ce qu'il faisait, mais cela semblait lui coûter un effort énorme...

Alors que je m'apprêtais à dire quelque chose, Christine est arrivée en courant, hors d'haleine. Son manteau était à demi ouvert et ses cheveux dorés et dépeignés rebondissaient avec ardeur sur ses épaules frêles. Elle s'est exclamée :

— Ah ! C'était bien à cette heure-ci ? *Souffle* J'espère que je ne suis pas en retard... *Souffle* Oh ! Mais quel bel autel ! C'est toi Setsuko qui a organisé ça ? Magnifique ! *Souffle* Je ne savais pas si je devais apporter quelque chose pour aujourd'hui, mais j'ai quand même amené un *Souffle* petit présent à déposer. Je voulais écrire une carte et acheter des fleurs, ou trouver quelque chose à *Souffle* bricoler, mais je n'avais *Souffle* simplement pas le temps *Souffle* et je me suis dit que –

— Essaie de prendre une pause de deux secondes dans ton récit pour respirer, ça te ferait peut-être du bien !

— Oh... ouais... *Souffle*

À voir le look tout ébouriffé de Christine, tout le monde n'a pas manqué d'esquisser un sourire en coin. C'était Christine tout craché.

Après avoir pris le temps de bien respirer, elle m'a semblée moins tendue (presque une première, elle qui avait l'habitude d'être si énervée !) et a

contemplé, en silence, les ornements avec notre petit groupe. Puis, elle s'est mise à farfouiller dans son fourre-tout gigantesque pour en retirer un ours en peluche.

— C'est elle qui me l'a donné il y a bien longtemps, elle a chuchoté, rêveuse. Ce toutou m'a été de très bonne compagnie pendant une grande partie de mon enfance. Les autres jeunes me trouvaient un peu bizarre et ça m'arrivait souvent de n'avoir que lui avec qui jouer, puisqu'Élise n'était pas dans la même classe et vivait loin. Je crois qu'elle en a plus besoin que moi, maintenant.

Elle l'a déposé par terre, parmi les fleurs. Setsuko et moi, nous avons échangé un regard complice, attendries. Puis, Phillip a hoché la tête, et a souri faiblement.

Soudain, la cloche a sonné pour annoncer le début des cours. Il s'en est suivi un grand tumulte de gens qui venaient et allaient en courant dans tous les sens. Surprise, j'ai vu le cercle d'amis se disperser rapidement dans la cacophonie assourdissante de la masse d'élèves. Personne n'a pris la peine d'ajouter quoi que ce soit...

J'étais maintenant seule avec Phillip.

Malaise.

Heummm. Bon. Est-ce vraiment important de mentionner que je n'aimais pas beaucoup Phillip ?

Celui-ci, en voyant que tout le monde était parti, s'est empressé de s'enfuir vers un autre couloir. Sans me jeter un seul regard. J'étais un peu choquée, mais néanmoins, je me suis résolue à me diriger rapidement vers ma classe de français.

Quel con...

Mais il ne fallait pas que je pense à ça. Il fallait que je pense aux travaux à remettre – et ça ne faisait que me déprimer encore plus. Une recherche longue et pénible sur Émile Nelligan, ce poète aux œuvres mélancoliques, ça ne pouvait que me mettre dans un état d'âme encore plus glauque.

Je pouvais aussi penser à mes émissions préférées, du genre *Trône de fer* ou *The Walking Dead*, ou même aux livres que je devais terminer. Devais-je d'abord finir *22/11/63* de Stephen King, ou *La Brute*, de Guy des Cars ?

J'essayais de me convaincre. C'était difficile. On essaie de s'accrocher aux choses les plus superficielles et routinières de la vie, mais ça ne marche jamais. Maintenant qu'Élise était partie, tout me faisait penser à elle.

Tout.

Ces émissions, je les écoutais souvent avec elle. Du coup, j'étais incapable de faire quoi que ce soit sans me dire qu'elle manquerait la suite de l'histoire, que je serais la seule de nous deux à en connaître la fin... Elle n'allait jamais savoir que Beth, un des personnages de *The Walking Dead*, était toujours vivante après son enlèvement et qu'elle était retenue prisonnière. Elle n'allait

jamais savoir que Daenerys Targaryen, son personnage préféré de *Le Trône de fer*, ferait naître des dragons grâce au feu. Ce sentiment bizarre m'habitait depuis un certain temps, et c'est ce qui m'empêchait de bloquer Élise de mon esprit.

Tout. Absolument tout était différent maintenant.

J'avais l'impression que l'école elle-même avait changé, d'une certaine manière. Il restait le chahut habituel des élèves, les remontrances ou encouragements éternels des professeurs, les mêmes sujets d'études aussi plates les uns que les autres... mais on aurait dit qu'il y avait quelque chose de différent dans l'air depuis la mort d'Élise.

Les gens parlaient pour ne rien dire, ou ils ne disaient rien du tout. Dans les deux cas, il n'y avait aucune communication. On blablatait de sujets complètement inutiles pour passer le temps, tels que la couleur du vernis à ongles, les meilleures méthodes pour enlever la gomme à mâcher accidentellement collée sur les vêtements, les examens que personne n'avait compris, ou on se lançait dans des questions philosophiques qui restaient toujours sans réponses.

Penses-tu qu'il y a quelque chose après la mort ? Notre existence a-t-elle un but ? Avons-nous un destin et, si oui, comment crois-tu que ça fonctionne ? Il y avait même les regards, ces regards perçants que les gens te font quand ils *savent* qu'il s'est passé quelque chose, mais qu'ils ne savent pas comment réagir autrement qu'en évitant le sujet.

Tout cela m'écœurerait. Je ne voyais pas pourquoi le monde devait toujours agir de cette façon aussi énervante. Je ne voyais pas pourquoi le monde devait réagir de cette façon au sujet d'Élise.

Oh, Élise... es-tu vraiment morte ?

Je ne m'en rendais pas compte, mais j'étais déjà assise à ma place habituelle, jetant un regard vide au tableau. Le professeur gesticulait pour expliquer une quelconque consigne alors que les élèves du groupe ne l'écoutaient qu'à moitié.

Je ne savais plus où j'étais. J'avais froid, j'avais peur, une boule de panique et de tristesse s'était formée dans ma gorge.

Élise...

J'ai éclaté en larmes.



— Est-ce que ça va, Annabelle ?

Setsuko me souriait, l'air mi-inquiet, mi-chaleureux.

— Ça va, j'ai répondu en tournant machinalement ma fourchette dans les spaghettis.

Elle s'est assise en face de moi, rassurée. Elle n'avait pas l'air de vouloir en dire plus. Elle s'est mise à sortir son lunch de son sac, puis nous avons

commencé à manger en silence.

La cafétéria était bondée, comme à l'habitude. Heureusement, il restait encore de la place près de moi pour accueillir d'autres dîneurs...

Ou peut-être malheureusement.

— Hé ! Ça va, les filles ?

Phillip s'est assis juste à côté de moi, plateau en main. Il l'a déposé avec fracas. Même que la table avait bougé, et Setsuko l'a replacée discrètement tout en zyeutant le nouvel arrivant de façon soupçonneuse.

— Ouais hem... j'ai entendu parler que... heu... tu avais pleuré en classe ?

— Ouais, c'est pas mal ça.

Quel con. Quel con. Quel CON. Je sentais déjà la colère monter en moi.

— Ça fait que... est-ce que tu aimerais en parler ?

Oh mon dieu ! Est-ce que cet enfoiré-là pourrait s'en aller au lieu de rester et faire semblant qu'il se soucie de moi ?

— Non.

Lentement, j'ai tourné mon corps vers lui pour lui jeter un regard de feu, sans jamais cligner des yeux. *A priori*, il a pensé que c'était une blague, mais plus les secondes passaient, plus le malaise s'intensifiait. Je sentais déjà Setsuko qui se retenait de rire derrière moi, mais je fixais toujours Phillip. Enfin, inconfortable, il a lancé un petit au revoir avant de s'en aller avec son plateau vers une autre table.

J'ai ensuite regardé Setsuko, soulagée. Elle affichait une expression narquoise. Elle a dit, un peu sarcastique :

— Tu sais, tu n'es pas obligée d'être aussi dure avec lui.

— Ferme-la, j'ai dit brusquement, amusée et piquée au vif en même temps. J'ai le droit de rejeter qui je veux, surtout ce gars-là !

— Ok. Si tu veux être *bitch*...

Je lui ai lancé un morceau de pain à la figure. Notre « food-fight » n'a pas duré longtemps, car des surveillants nous regardaient déjà d'un œil mauvais.

Si Élise avait été là, elle aurait bien ri de nos gueules...

Sauce tomate ou sang frais

La vie continuait malgré tout.

Je travaillais à l'épicerie, comme j'avais l'habitude de le faire les fins de semaine. J'essayais de me ramasser de l'argent pour un voyage (enfin, c'était l'excuse que je donnais à mes parents pour pouvoir m'acheter des trucs avec l'argent que je gagnais) et, puisque je n'avais jamais beaucoup de devoirs à faire, ce n'était pas un problème.

Le départ d'Élise datait déjà de quelques semaines. Le choc initial était passé, même si les sentiments de panique et de colère demeuraient. Je n'arrivais toujours pas à blairer ce Phillip, mais bon, ça c'était une autre histoire...

Depuis son départ, j'avais encore plus de temps à passer au supermarché. Je ne savais pas trop quoi faire de mes temps libres. J'avais perdu le goût de m'atteler à certaines activités que je pratiquais auparavant. Ce qui m'intéressait avant, et qui nécessitait un état d'esprit calme et propice à la concentration, m'était désormais devenu impossible, car Élise occupait constamment mes pensées. Je ne pouvais donc plus lire, ni écouter mes émissions de télévision, ni faire n'importe quoi d'autre en solitaire. En même temps, je ne voulais pas avoir une vie sociale très compliquée pour le moment.

Le travail était donc la seule option.

Le travail, le travail et... devinez quoi ? Le travail !

Des gestes répétitifs qui ne requéraient pas trop d'attention et me plongeaient dans une telle torpeur qui faisait que, avec un peu d'espoir, je pensais pouvoir me libérer de mes réflexions lassantes.

Autre aspect positif : mes quarts d'ouvrage à placer des articles me donnaient l'excuse de ne pas aller voir mes amies, qui m'auraient sûrement parlé d'Élise toutes les deux secondes...

Accroupie dans une allée, je rangeais des boîtes de sauce tomate avec une lenteur extrême et voulue. La fermeture était proche et il n'y avait presque personne. Il faut dire, aussi, que c'était un petit commerce dans un coin perdu.

J'entendais peut-être les voix lointaines d'employées qui rangeaient des choses de l'autre côté du magasin, mais j'étais relativement seule et isolée dans mon coin, et parfaitement satisfaite de cela. Personne ne pouvait me déranger dans ma besogne *super* importante !

Oui, c'était monotone. Mais au moins, je pouvais me recueillir dans mes pensées, ou souffler après une dispute... car, j'étais, comme la plupart des

gens le disent si facilement, « soupe au lait » ou de « sang chaud » !

Ha ! S'ils pensent m'avoir vue dans tous mes états, qu'ils imaginent ma réaction à...

CRASH !

— Oh, merde.

Bon. Encore un pot de sauce tomate « fait maison » cassé. Il ne reste plus qu'à nettoyer subtilement et à espérer que...

Que...

qu...

Mais qu'est-ce que... ?

Je me suis penchée encore un peu plus, incrédule. En essayant d'évaluer les dégâts, j'ai survolé les salissures des yeux : le pot en mille miettes par terre, mon bras souillé de sauce. À travers la craque de l'étagère, j'ai discerné deux pieds nus, souillés eux aussi, et qui étaient tournés vers moi.

— Oh, merde ! Je suis désolée, je ne savais pas que ça allait t'éclabousser dessus. Est-ce que tu es blessé ?

Pas de réponse.

Mais c'était quoi cette connerie ? Quelqu'un qui se promenait les pieds nus ici, ça n'avait pas de sens... Et pourquoi ma question restait-elle sans réponse ?

— Heumm. Allô ? Est-ce qu'on essaye de me faire peur, là ?

Toujours pas de réponse.

Bon. Je ne suis pas très patiente. Après un moment, j'ai lancé un juron et, à tâtons, j'ai essayé de saisir les chevilles de l'inconnu d'une main nonchalante, sans trop regarder à cause de l'angle exigü qui me permettait de me faufiler dans le trou.

Soudain, au lieu de toucher des pieds comme je l'aurais pensé, j'ai senti une main glacée et gluante m'agripper le bras.

— AHHH !

Surprise, je suis tombée sur les morceaux de vitre et les éclaboussures de sauce tomate. Le bras ne lâchait pas, même si je me débattais et me débattais...

— Mais... espèce de... ! Lâche-moi, ça fait mal !

Un bruit dégueulasse s'ensuivit, un bruit semblable à un gargouillis mélangé à un râle d'étouffement. La peur me tordait véritablement le ventre, et j'ai commencé à vaciller. J'étais éblouie par les néons au-dessus de moi, et au bord de m'évanouir. Puis, alors que j'entendais le pas rapide d'un collègue qui apparaissait au bout de l'allée pour me venir en aide, la main s'est retirée aussi soudainement qu'elle m'avait agrippée, en laissant, au passage, une intense sensation de brûlure et des marques d'ongles sur ma peau.

Un peu étourdie, effrayée, je n'arrêtais pas de lancer des jurons et des

insultes dans l'air. Le commis d'épicerie s'est arrêté près de moi, essoufflé, et s'est exclamé :

— Mon Dieu ! Est-ce que ça va ? On aurait dit qu'un chat venait de se faire étrangler !

— Ça va, c'est juste que... quelqu'un s'est amusé à me faire une blague vraiment stupide.

Je me suis relevée lentement, aidée par mon collègue qui semblait un peu confus et énervé en même temps. Mes genoux étaient tout écorchés et peu ragoutants. J'ai dit :

— Bon, je vais aller me désinfecter ça. Tant pis pour ce pantalon... Il va falloir que je me contente de le porter à la maison. Peut-être je pourrais demander à Christine de me faire des patchs...

Un petit silence a suivi mes paroles. On n'entendait que le vrombissement de l'air conditionné.

— Je vais essayer de trouver qui c'est, a dit le commis en affichant une expression de pitié.

Bon. Un tour aux toilettes, ce n'était pas si compliqué. Par contre, c'était un peu gênant de devoir traverser le magasin et de sentir les regards interrogateurs des autres employés.

Enfin rendue devant le miroir, je me suis attelée à la tâche. Enlever la sauce tomate, essuyer le sang, remplacer un peu mes vêtements, recoiffer mes cheveux. Puis, surprise, je me suis rendu compte d'une chose.

Sur mon bras, il y avait de la sauce tomate. Mais aucune empreinte de main. Aucun trou dans la couche visqueuse qui laissait entrevoir ma peau.

Rien que du liquide rouge, qui brillait de façon macabre sous les néons.

J'ai essuyé la sauce, intriguée par la chose, pour finir par déceler des égratignures immenses sur mon avant-bras.

Comment... qu'est-ce que... ? Hein ?

Cette personne n'avait tout de même pas pu me griffer par en dedans !



— Il n'y avait rien, je te le dis !

Le commis essayait tant bien que mal de me convaincre, tout en tentant d'éviter mon regard courroucé.

— Qu'est-ce que tu veux dire par *rien* ? Je suis certaine d'avoir renversé de la sauce dans l'autre allée ! Sinon les pieds n'auraient pas été souillés eux aussi !

— Mais puisque je te dis qu'il n'y avait rien ! Pas même des traces de pas, rien !

Je ne savais plus quoi penser. J'étais en colère, je paniquais un peu, aussi. J'ai fini par me disputer avec le jeune homme avant que quelqu'un d'autre

vienne nous séparer et qu'on me dise de rentrer chez moi.

Rien ?

Non, c'était impossible.

Impossible.

Un cours qui sort de l'ordinaire

Ma voix s'est perdue dans le brouhaha des élèves sortant de classe pour la pause du matin, et j'ai dû répéter à Setsuko, tout en montant les escaliers :

— Je t'ai demandé si tu pouvais m'aider pour mes devoirs de mathématiques. Je n'ai pas compris grand-chose de ce qu'on vient de voir, et j'apprécieraï vraiment...

— Désolée, Annabelle, je te le dis tout de suite : je ne te serai d'aucune aide valable, puisque je suis aussi mêlée que toi.

— Pfff ! Franchement ! Une Asiatique qui ne comprend pas les maths ! Elle est bonne, celle-là !

Mon amie m'a fait les gros yeux (un exploit avec ses yeux bridés, haha !), mais elle avait les coins des lèvres retroussés en un léger sourire.

— Je n'essaye pas de me défiler, grosse raciste, je te dis la vérité. Tu devrais te renseigner auprès de ton frère pour ces affaires-là. Malgré qu'il soit plus jeune, il se débrouille vraiment bien dans cette matière, alors ça se peut qu'il te soit utile.

— Bof. Il passe son temps enfermé dans sa chambre. Je n'aime pas trop l'idée d'aller le déranger dans sa tanière. Des fois, j'ouvre la porte pour vérifier s'il est encore vivant, puis il me lance son oreiller à la figure pour me signifier de partir. Notre relation s'arrête à peu près là depuis un moment.

— Hmm... Va sur le site « Allô Prof », d'abord. Dis, heum, j'ai un petit quelque chose à t'avouer...

— Oui... ? En passant ça va, ton cou ? Tu le frottes depuis tout à l'heure.

— J'ai un torticolis. J'ai eu de la misère à dormir, ces derniers temps...

— Moi aussi ! L'insomnie, c'est frustrant, hein ? Enfin, continue.

— Justement, euhm... Tu sais, le livre que je t'ai emprunté ? Eh bien, je prenais mon bain hier soir, et...

— OH, NON ! Ne me dis pas que tu l'as échappé dans l'eau ?! Argh ! Je t'ai toujours trouvée bizarre avec cette manie de lire dans ton bain ! Ce n'est tellement pas pratique !

— Bien, quand on est dans une bonne baignoire remplie d'eau chaude, et qu'on n'a pas eu beaucoup de sommeil, c'est pratiquement impossible de ne pas s'assoupir, non ? Je veux dire... (en voyant le regard que je lui lançais, elle ne savait plus comment enchaîner ses paroles). Je vais te le racheter, je te le jure !

— Bon, ça va...

Nous nous étions arrêtées devant mon casier, le temps que j'y entasse

maladroïtement mon matériel scolaire. Livres à moitié déchirés, leurs pages se détachant de la reliure; crayons de bois noircis et à la mine cassée; bouchons de surligneurs à l'abandon; vêtements sales et entassés; manuels en double à cause d'emprunts précipités... la montagne d'ordures typique de l'élève désorganisé. Afin de verrouiller ma case, il fallait apposer un poids sur la porte, sinon tout mon attirail menaçait de tomber par terre. Setsuko n'a pas manqué de me réprimander :

— Annabelle, il me semble que tu étais pas mal plus rangée auparavant. Tu étais maniaque de la propreté, maintenant regarde ce qu'est devenue ta case ! Tu mets tout dans le fond, sur ton sac à dos !

— Les choses ont changé. Qu'est-ce que tu veux que je te dise, j'ai la tête ailleurs ! Figure-toi que je suis victime de phénomènes pas mal inusités, ces derniers temps...

— Ah, ouais ? Tu m'en parleras tout à l'heure ! Ce midi, ma séance d'animation à la radio a été annulée à cause d'un bris d'équipement, alors je serai à la cafétéria pour t'écouter...

Justement, à cet instant précis, nous avons entendu la cloche sonner, et les étudiants se sont mis à affluer dans la salle des casiers. Elle a repris :

— Tu vas assister à quel cours, maintenant ? Sciences, c'est ça ?

— Je pense... Oh, ouache ! Il y avait un devoir, hein ?

— Oui...

— J'espère que le professeur ne vérifiera pas si on l'a fait.

Sur ce, mon interlocutrice s'est contentée de soupirer avec un petit air condescendant avant de partir chercher ses livres. J'ai essayé de la retenir :

— Attends ! J'ai besoin de ta jambe forte et masculine pour rouvrir ma case, elle est coincée ! Oh, non....

Évidemment, toutes mes choses se sont étalées à nos pieds. Le fatras des feuilles mobiles pliées sous le poids des cartables m'a arraché un gémissement d'irritation.

— ARGH ! MERCI À TOI ! Vraiment !



Sur le tableau noir du local de sciences, une note indiquait le prochain travail à faire. Le même devoir que celui du cours précédant, exactement le même. Ce qui indiquait que M. Dantin, notre professeur, avait oublié nous l'avoir donné plus tôt.

« Yessss ! », je me suis exclamée, soulagée.

Juste avant que M. Dantin ne ferme la porte, Christine s'est pointée. Comme toujours, hors d'haleine. Le professeur a pincé les lèvres, mais l'a laissée entrer. Elle s'est jetée sur la place qui était libre, à ma droite, après avoir accroché les beaux cheveux roux de Madeleine Laporte avec une des

multiples épingles de son sac à bandoulière. La jeune fille a regardé mon amie d'un œil mauvais, irritée. Christine ne s'était visiblement aperçue de rien. Elle a sorti ses documents et un stylo, qu'elle s'est mise à mâcher furieusement.

— Où étais-tu passée ? j'ai dit, agacée.

— Mon *souffle* réveille-matin n'a pas *souffle* sonné, alors j'ai manqué l'autobus scolaire. J'ai dû *souffle* m'arranger pour *souffle* prendre celui de la ville, avec un transfert... J'ai dormi au moins onze heures !

— Onze heures ?! Oh, et moi avec mon insomnie ! Tu me fais ch...

PAK ! PAK ! PAK !, j'ai été interrompue par l'enseignant au crâne dégarni qui frappait des mains pour attirer l'attention des élèves.

— Aujourd'hui, on va laisser de côté la matière qu'on voit présentement pour faire une petite expérience. J'avertis d'avance les âmes sensibles de se mettre en équipe avec quelqu'un d'un peu plus solide, parce qu'on va faire une dissection.

Des exclamations ravies et dégoutées se sont élevées de partout dans la classe, et le professeur a dû hausser le ton pour ramener l'attention :

— Pendant que vous choisissez vos partenaires, je vais aller chercher les grenouilles.

Dès qu'il s'en est allé dans la pièce adjacente, la stagiaire qui, jusque-là, était restée dans le fond de la classe, mal à l'aise, immanquablement, comme le sont presque tous les stagiaires, s'est chargée de nous surveiller d'un œil nerveux. Christine s'est tournée vers moi. Un éclair d'inquiétude lui traversait le visage :

— Tu te mets avec moi ?

— Mais oui. Je ne me mettrais avec personne d'autre ici, de toute façon. C'est un groupe d'hyperactifs et de snobs.

— Parfait. Je vais aller chercher le matériel nécessaire.

Christine partie, je suis restée à ma place, en attendant de recevoir le « plat gourmet » que M. Dantin passait de table en table. Une fois que ça a été fait, j'ai commencé à examiner ma proie...

C'était un petit batracien brun-gris (rien de très extraordinaire !) étendu sur le dos, les pattes retombant mollement sur sa plaquette métallique. Sa position en étoile le rendait pathétique, presque drôle. Vraiment rien *d'épouvantable* !

J'ai relevé les yeux vers l'enseignant, qui expliquait les consignes, lorsque ma vision périphérique a repéré un mouvement. Une des cuisses de l'amphibien venait de tressauter. Excitée, je l'ai fixé, pensant qu'il s'agissait d'un spasme post-mortem. Ma concentration est devenue si intense que la lumière reflétée par le plat métallique m'a fait voir des points lumineux, et je me suis dit : « Allez ! Bouge ! », tout impatiente que j'étais.

Juste quand j'étais sur le point d'abandonner, les yeux en feu, la poitrine de la grenouille s'est brusquement fendue. Les lèvres de la plaie se sont largement ouvertes, laissant entrevoir le petit cœur battant de la créature qui a

alors soulevé sa tête pour me fixer de ses globes oculaires visqueux et, surtout, diaboliques.

Hein ?! *Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang ?!*

J'ai senti ma mâchoire tomber, et j'ai aussi senti un glapissement s'étrangler dans ma gorge. Je n'entendais plus rien : ni le fracas des instruments chirurgicaux, ni la voix de stentor de M. Dantin ni celles, plus aigües et criardes, de mes compagnons fébriles. Je ne pouvais entendre qu'un battement de tambour, lent, presque inaudible. Puis, il s'est accéléré et a augmenté de volume. Plus vite, plus fort. Plus vite, plus vite, plus fort, très fort, trop fort !

Était-ce celui de mon cœur ou celui du cœur de la chose qui me regardait, là ?

Je ne pouvais plus respirer. L'odeur émanant de la créature était atroce. Quelque chose comme un mélange de formol et de sang réfrigéré.

J'ai à peine aperçu Christine s'installer près de moi et poser le plateau de couteaux sur la table. La grenouille a tourné sa minuscule tête vers les instruments de torture qui étincelaient, puis vers le visage de ma compagne, qui avait maintenant la bouche pleine d'encre noire. Elle tenait son stylo qui saignait dans la paume de sa main.

De... de l'encre, du sang... oohh....

— Hé, regardez ça !

— Ha ha, elle est toute verte ! Cinq dollars qu'elle va vomir !

— Poussez-vous ! Hélène, surveille ces deux-là !

J'ai senti quelqu'un agripper fermement mon avant-bras meurtri, j'ai pensé à l'incident de l'épicerie, et mon cri a finalement décidé de sortir.

Un hurlement à glacer le sang.

Tout le monde a sursauté.

Le professeur, désarçonné, hésitait à me toucher de nouveau. J'ai pris le temps de reposer les yeux sur la grenouille, pour constater qu'elle était redevenue normale, intacte. Son petit corps était étendu en étoile, et sa tête penchait vers l'arrière. Aucun signe de vie.

Après un moment, j'ai bondi de ma chaise et je suis sortie de la classe, dans le corridor vide et gris. M. Dantin m'a talonnée, a doucement fermé la porte derrière lui, puis m'a gentiment suggéré d'aller voir l'infirmière. Il m'a reconduite à son bureau, m'a fait asseoir sur un des sièges, et a expliqué ce qui s'était passé à la soignante. C'était une femme d'âge moyen, petite et un peu grassouillette, avec des cheveux teints en blond et des lunettes rondes qui grossissaient ses yeux. Elle s'est penchée vers moi :

— As-tu besoin de quelque chose, ma chouette ?

— Non, non, c'est correct... J'ai juste besoin de quelques minutes de solitude.

— Je vois déjà ton teint reprendre des couleurs, depuis que tu es assise.

Prends le temps de bien récupérer. M. Dantin m'a dit que ce n'était pas grave si tu ne continuais pas la dissection. Ne te sens pas coupable, ce genre d'incident arrive presque chaque année, hein. Tu peux te coucher si tu veux, j'ai une place pour ça.

— Euhm, non merci. Je vais juste rester ici jusqu'à ce que la cloche sonne.

— Fais comme tu veux, ma puce.

Oh, Seigneur. Elle est sérieusement trop maternelle, c'est à croire que les engrenages de son horloge biologique tournent et tournent depuis des siècles...

Une fois seule, je me suis mise à contempler l'aquarium qui trônait au milieu du côté gauche du corridor. C'était l'unique objet tape-à-l'œil en dehors des chaises orange. Les rayons lumineux de la lampe imperméable dansaient dans le vert et le bleu de l'eau, tandis que les minuscules animaux aquatiques se cachaient derrière les algues mauves. Cela m'aidait à chasser les images de tripes, de sang noir et de globes oculaires exorbités qui me revenaient sans cesse en tête.

Sans m'en rendre compte, je me suis levée. Lentement, je me suis approchée du grand bocal pour murmurer à l'un des poissons :

« Ta vie n'est pas très compliquée, hein, petit Guppy ? Pourvu que tu aies de l'eau propre pour nager et quelque chose à te mettre sous la dent - enfin, si tu as des dents - tout est relaxe dans ton monde, hmmm ? Pour moi, ce n'est pas si simple... je ne sais plus reconnaître ce qui est réel et ce qui ne l'est pas ! Peut-être qu'il serait temps que je me confie à quelqu'un... peut-être un professionnel ? Si ces visions se reproduisent encore, je vais perdre les pédales ! »

Voyons, où est mon mascara ?

— ANNABELLE, C'EST POUR TOI !

Ma mère est entrée dans la salle à manger où toute la famille s'attablait pour le souper. Elle m'a tendu le combiné téléphonique en me jetant un regard amusé.

— Je me disais que c'était une de tes amies, a grommelé mon père. Téléphoner à l'heure du souper, il n'y a que les compagnies de cartes de crédit qui font ça, ou ton amie fofolle, là... comment elle s'appelle ? Chrystelle ?

— Christine. Et je n'ai pas trouvé ton commentaire très gentil, papa. Elle est un peu inconsciente, c'est tout. Elle veut probablement me parler de la fête...

Puis, je me suis dirigée vers le salon. Je me suis arrêtée devant la télévision, qui me rendait mon reflet, et j'ai posé le combiné sur mon oreille :

— Salut, Christine ! Ça va ?

— Mon horoscope m'a dit que j'allais passer une très mauvaise journée, alors je fais tout en mon pouvoir pour y remédier. Jusqu'à présent, ça n'a pas été si pire que ça, mais pour réellement tourner le destin en ma faveur, j'ai besoin de quelque chose avec plus de *punch*. J'ai décidé d'aller à la fête ce soir avec toi.

— Ah ouais ?... Merveilleux ! Je ne voulais pas y aller seule. Je savais que les *partys* de jeunes n'étaient pas vraiment ton style, alors j'avais demandé à Setsuko en premier, mais elle a refusé puisque ses parents veulent qu'elle consacre plus de temps à ses études...

— Ouais, bon, ma mère viendra nous reconduire vers 19 h 30. Ton frère William peut venir aussi, s'il veut. Ça va rééquilibrer un peu ses énergies, si tu vois ce que je veux dire. D'ici là, décide d'une tenue et tout. Moi, je vais mettre ma robe longue à motifs bleus et mauves.

— Très bon choix, j'ai toujours pensé que ce vêtement te rendait absolument resplendissante ! À ce soir !

— Bonne nuit, fais de beaux rêves !

J'ai regardé l'appareil avec incrédulité. Il était encore dans ma main et on entendait déjà la tonalité indiquant que mon interlocutrice avait raccroché.

Mon dieu, cette fille devient de plus en plus farfelue. Et elle ne s'en rend même pas compte.

J'ai raccroché le téléphone et je suis allée finir mon plat de couscous.

La sonnerie de l'appareil a encore retenti.

Cette fois-ci, mon père a décroché le combiné, a discuté un peu sans qu'on

puisse entendre distinctement ses propos, puis il est revenu pour nous dire que les Gendreau avaient finalement décidé de louer un logement en Ontario. J'ai essayé d'échanger un regard avec mon frère, sans succès. Il restait de glace.

Excédée, je me suis levée et je suis allée me détendre sous le jet chaud et agréable d'une bonne douche, question de me revigorer un peu. Devant le miroir embué, une serviette de bain m'enserrant la poitrine, j'ai peigné mes cheveux humides en regardant les contours opaques de ma silhouette. J'étais sur le point de poser ma main sur la vitre pour effacer le nuage de condensation quand un mauvais pressentiment a arrêté mon geste.

BANG ! BANG ! BANG !

— Sors de là ! Ça fait une demi-heure que tu es là-dedans !

— Oui, papa, laisse-moi juste le temps de me maquiller avant !

Sainte, qu'il m'avait flanqué une frousse !

Après cet incident, j'avais encore les poils dressés sur la nuque. Je pouvais sentir quelque chose de bizarre dans la pièce. J'avais chaud, très chaud. Je sentais presque une présence près de moi. Ah ! Mais bon, ce n'était sans doute que mon imagination...

Je vais mettre un peu de fond de teint et de crayon pour les yeux.

Où est mon mascara ?

Je le cherchais partout. Dans mon sac, dans la pharmacie, dans les tiroirs. Pas de tube à mascara, sauf celui de ma mère, que je tenais dans ma main et que je m'efforçais de remettre à sa place. Après une courte délibération avec moi-même, je me suis dit :

Bah ! Elle n'en saura jamais rien !

Je me suis approchée du miroir et j'y ai fait un petit rond, dans la buée, pour discerner mon œil.

Dans la glace, un œil vert me dévisageait. Je me suis sentie paralyser. Intégralement.

Cet organe injecté de sang qui ne m'appartenait pas clignait, comme pour m'inviter à découvrir la totalité du mirage. Un frisson m'a parcourue tout entière.

Je ne pouvais pas m'empêcher de trembler en élevant de nouveau ma main vers le miroir.

J'ai fermé les yeux et glissé ma paume sur l'ensemble de la surface froide et poisseuse en me mettant à compter dans ma tête.

Un.

Je priais pour revoir le visage d'une jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux bruns, au nez et aux lèvres trop volumineux, au teint rougeaud...

Deux.

Je sentais le rebord du comptoir me compresser le ventre, à force d'être penchée vers l'avant.

Trois.

Quatre.

Je sentais une curieuse pulsation dans mon œil droit. C'était celui qui était remplacé par le globe à l'iris glauque strié de veines dans le miroir. Mon cœur s'emballait, je sentais mes genoux fléchir.

Cinq...

À la seconde où j'ai ouvert mes yeux : une vision d'horreur. Dans un sursaut de panique, j'ai été projetée vers l'arrière.

Debout, dans la glace, se tenait Élise, ma défunte amie.

Je n'avais pas eu l'occasion de voir l'état de son corps après l'accident. Maintenant que je la voyais, j'étais tétanisée.

Ses cheveux blonds et brillants ruisselaient de sang. Leurs pointes sales et écarlates masquaient tout le côté gauche de son visage. Une partie de sa mâchoire pendante était arrachée. Le buste de sa robe lilas était brun et sordide, et elle se penchait avec un angle obtus, comme si des vertèbres avaient été disloquées. Elle me fixait, ses bras retombant mollement le long de son corps.

Puis l'ampoule du plafonnier a brûlé. Et je me suis retrouvée dans le néant d'une vapeur étouffante qui me collait inconfortablement sur la peau.

— ANNABELLE ! Est-ce que tu es correcte ? La lumière est éteinte de ton côté !

À tâtons, j'ai retrouvé mon chemin jusqu'à la poignée de la porte, plongeant les orteils dans des nappes gluantes et glacées. À un moment, j'ai cru sentir un souffle chaud et râpeux sur mon cou. Dans un bruit d'enfer, je me suis alors jetée sur la serrure pour la déverrouiller précipitamment.

En ouvrant la porte, j'ai malencontreusement frappé mon père, qui attendait derrière.

— Aïe ! Fais donc attention, la sauvage ! *Seigneur*, c'est la forêt amazonienne, pouah ! Tu as vidé le réservoir d'eau chaude, je présume ?

Sans répondre, j'ai couru m'enfermer dans ma chambre, faisant fuir mon chat qui passait malencontreusement par là. Recroquevillée sur mon lit, je peinais à retrouver mon calme, les mains crispées sur ma serviette.

Mon Dieu... aidez-moi !

Une fête à l'eau...

— Je viens vous chercher vers minuit, d'accord ? Pas plus tard, je suis quand même généreuse !

— Oui, m'man !

Christine a claqué la porte de la voiture avec fracas pendant que sa mère nous faisait des signes d'adieu de la main. Cette drôle de dame avait les cheveux aussi frisés et l'allure aussi bizarre et désorganisée que sa fille.

Telle mère telle fille, je suppose.

Mais ce soir-là, Christine s'était faite belle, et moi aussi. J'avais choisi des vêtements assez amples afin de pouvoir être à l'aise pour danser. Une jupe colorée, un haut blanc, des chaussures confortables. C'était simple, mais joli.

Je devais porter toute mon attention à la fête, pour oublier l'affreuse apparition dans le miroir...

Ignorant tout de la situation, Christine s'est retournée vers moi après avoir observé la voiture de sa mère partir, puis disparaître au loin. Elle a dit :

— J'espère qu'on va bien s'amuser, même si Setsuko n'est pas là.

— Ouais, moi aussi... Coudonc, elle est grande la maison de Michel !

Christine et moi, nous nous sommes arrêtées devant l'entrée de la demeure. On entendait une grande cacophonie : rires, conversations et musique très forte. C'était une énorme maison, bien entretenue et sophistiquée, qui semblait appartenir à des gens financièrement très aisés.

— Je crois que c'est pour ça que les autres ont choisi cette place-là, a répondu Christine.

— Est-ce que tu crois que ses parents sont là ?

— Oh, ça... j'en douterais fort. Tu sais ce que c'est. Souvent, on donne comme excuse que ce sera une petite fête tranquille dans le sous-sol, qu'il n'y aura pas de problème. Mais bon, disons que ça change après le départ des parents...

— Tu sais, tu es pas obligée d'y aller si tu n'aimes pas ça, on peut faire autre chose, on peut aller ailleurs.

— Non, c'est correct. Je crois que ça va bien se passer. Enfin, si on ne se fie pas à mon horoscope...

Même après s'être « rassurée » comme ça, Christine ne semblait pas très à l'aise. Son regard, d'habitude excité et pétillant, était nerveux et trahissait ses dires. J'ai continué à la surveiller du coin de l'œil alors que l'on se faisait accueillir à la porte par un des invités.

En entrant, on pouvait tout de suite remarquer l'atmosphère festive qui

régnait dans la maison. Le hall d'entrée menait directement à un grand salon bondé d'adolescents qui riaient, dansaient et buvaient ensemble. Il y avait des ballons multicolores dans les airs et diverses décorations : des banderoles en papier accrochées au-dessus des cadres de porte et aux fenêtres, des nappes vertes et fleuries (pour créer une ambiance « printanière », je suppose) sur les tables qui servaient de buffets, des quartiers de limes et d'oranges qui étaient posés sur le rebord des bols de punch (même la bouffe était enjolivée !). Tout ça soulignait cette fête du printemps, fête très anticipée par les étudiants les plus âgés de l'école...

Après un petit moment de confusion et de timidité, mon amie et moi avons commencé à parler et à échanger avec différentes connaissances. Nous avons eu beaucoup de plaisir ensemble, surtout à inhaler de l'hélium de quelques ballons pour rendre nos voix tout aigües et comiques. Juste avant de nous diriger vers le buffet, nous avons aperçu avec surprise Setsuko qui nous envoyait la main et nous encourageait à venir vers elle.

Je me suis frayé un chemin vers mon amie, à travers la foule. Elle souriait. L'air très content, elle m'a déclaré :

— C'est une surprise de me voir ici, non ?

— Ben oui ! Et moi qui pensais que tu ne pouvais pas venir...

— Disons que je me suis arrangée avec mes parents. Dis, où est Christine ?

— Ben elle est juste à côté de m-

Je me suis retournée pour voir, avec une pointe d'irritation et d'amusement, que Christine, la blonde lunatique, s'était évaporée.

— Ah ! Il faut toujours qu'elle disparaisse, elle ! je me suis écriée, exaspérée.

— Ne t'en fais pas, a dit Setsuko en riant, elle reviendra subitement en nous faisant peur, comme d'habitude.

Après cela, nous nous sommes mises à parler de tout et de rien. Nous avons bien ri, et puis Setsuko m'a aussi présenté quelques personnes avec lesquelles elle avait parlé en début de soirée. Il y avait les amis de son frère, Nicolas et David, qui étaient très marrants. Nous avons même dansé avec eux plus tard dans la soirée.

C'était définitivement une soirée agréable...

Mais après un certain temps, mon état fragile causé par l'angoisse, le stress et le manque de sommeil des dernières semaines m'a rattrapée. Alors que la chanson « Get Lucky » de Daft Punk s'achevait, je me suis sentie faiblir, étourdie, et j'ai dû quitter pour aller m'asseoir dans le salon, accompagnée par une Setsuko inquiète.

— Est-ce que ça va ? Tu as bu quelque chose de bizarre ?

— Non, ce n'est pas ça c'est... il faut que je te dise quelque chose...

— Quoi donc ?

Setsuko s'est assise à côté de moi, perplexe et les sourcils froncés. J'ai

avoué, embarrassée mais soulagée de me confier :

— Tu sais, depuis la mort d'Élise, il m'arrive des choses assez bizarres... J'ai des visions horribles, peut-être en lien avec l'accident, je ne sais pas... Mais en tout cas, ça me laisse complètement épuisée. Je ne suis pas capable de supporter ça.

— Tu as des visions ? Quel genre de visions, précisément ?

— Ben... d'Élise. Par contre, c'est assez terrifiant. Et puis ce n'est pas juste ça, c'est assez compliqué.

— Je vois... Je sais que ça peut être très difficile. Peut-être que tu devrais en parler avec quelqu'un, un professionnel ?

— Je ne sais pas... j'hésite...

— C'est sans doute à cause du traumatisme que tu endures depuis la mort d'Élise. Je sais que parfois les gens ont des hallucinations en lien avec des proches qui sont décédés, c'est rare mais ça existe... Tu n'es pas seule, tu sais. On peut t'aider pour ça.

Setsuko m'a lancé un regard rempli de tendresse et d'empathie. Reconnaissante, je lui ai donné un bref câlin en la remerciant de ses conseils.

Je me sentais nettement mieux. Je me répétais que ce n'était peut-être pas aussi grave que ça en avait l'air ; que je n'étais probablement pas la seule dans cette situation...

Je me suis levée, prête à continuer la soirée sur cette bonne lancée. Je devais laisser de côté mes problèmes. Et me détendre enfin un peu.

Ragaillardie, je m'apprêtais à aller rejoindre les autres danseurs avec Setsuko, lorsque nous avons entendu des éclats de voix qui provenaient de la cour. Intriguées, comme presque tous les invités, nous sommes sorties à l'extérieur pour mieux voir ce qui se passait.

Étonnée, j'ai aperçu mon frère William qui paraissait être en grande dispute avec Phillip, l'ancien amoureux d'Élise. Je me suis exclamée :

— William ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

— Ce n'est pas évident ? Il a presque crié en se retournant momentanément vers moi, irrité. Je viens profiter de la fête. Par contre, ça l'air qu'il y en a un qui veut juste semer la chicane !

— Heille, j'ai rien fait de mal, c'est toi qui as parti ça !

Phillip était rouge, presque écarlate. Des gens commençaient à former un cercle autour de nous.

— Qu'est-ce qui se passe ? j'ai questionné, tout en ne demeurant pas certaine de vouloir m'immiscer dans cette affaire.

— Demande à Phillip, a craché mon frère en colère. C'est lui que j'ai aperçu en train de « frencher » cette fille-là à la vue de tout le monde, comme si de rien n'était.

Il pointait frénétiquement une fille assez jolie mais visiblement

embarrassée qui semblait vouloir se sauver. Trop gênée, elle ne réussissait qu'à se cacher derrière Phillip sans dire un mot.

— Comment oses-tu faire ça à Élise, hein ? Ça ne fait même pas quelques semaines qu'elle est morte et tu t'y mets à cœur joie ! Tu devrais avoir HONTE !

— HEILLE ! Ce que je fais ce n'est pas de tes affaires, tu n'as rien à voir là-dedans !

— QUOI ? Tu t'en fous complètement, c'est ça ? On dirait que j'étais le seul à vraiment m'en faire pour elle !

— ARRÊTE ÇA TOUT DE SUITE !

Phillip avait maintenant l'air d'un homard. Les remarques de mon frère le blessaient, ça se voyait.

Moi, je regardais ça et je n'éprouvais qu'un dégoût encore plus profond pour ce footballeur séducteur et sans-cœur. Je n'avais jamais aimé ce gars-là. Il y avait plusieurs raisons, dont simplement le fait que, dans le fond, il n'avait jamais vraiment aimé Élise.

Au début, elle s'était éprise de lui par souci de popularité, et aussi parce qu'il était relativement attirant (personnellement, je l'ai toujours trouvé un peu repoussant, mais bon...). Tout le monde les trouvait *cutes* ensemble, ils formaient le couple parfait. Le plus populaire de l'école. Ça rendait Élise heureuse, ça on peut le dire, mais ... disons que leur relation m'avait un peu éloignée d'elle.

Puis, elle était vraiment tombée amoureuse de lui et n'arrêtait pas de me dire à quel point elle trouvait qu'il était charmant, attentionné, gentil, juste idéal. Moi, ça me rendait malade de l'entendre, et j'avais souvent essayé de lui dire qu'il était avec elle seulement pour profiter d'elle (pour le sexe, quoi !). Il faut dire qu'Élise était quand même une belle fille.

Bref, à un moment donné, éclairée par mes remarques incessantes et alertée par son intuition féminine, Élise s'est bien rendu compte que son amour n'était pas réciproque. À chaque fois que Phillip faisait quelque chose pour elle, c'était pour obtenir quelque chose en échange. Par exemple, comme cadeau, il lui achetait des vêtements un peu plus osés que ceux qu'elle portait normalement. Il voulait presque remplacer sa garde-robe pour qu'elle ait l'air plus sexy pour lui (et même ses amis !), sans prendre en compte ses sentiments par rapport à son corps, à la quantité de peau qu'elle voulait montrer. Je trouvais cela déplacé. Et étrange. Il ne pensait qu'à lui et se foutait complètement d'elle.

Il y a eu un court froid entre eux, juste avant la tragédie. Elle était sensée l'inviter au mariage. Et puis, à cause de leur dispute, elle m'a invitée à sa place. Et j'ai finalement servi de bouche-trou. Mais ça, ça m'était égal : je savais que leur rupture était imminente, et lorsque j'ai passé cette mémorable et dernière journée avec elle, ça avait été la réconciliation totale, le bonheur, les rires et la complicité. Comme avant...

Cette journée-là, nous avons été plus proches que jamais. Le sujet de conversation ne gravitait plus autour de Phillip. Ce qui importait, c'était nous deux. Nous avons discuté de ce qui nous était arrivé récemment, car nous n'avions pas eu le temps de prendre de nos nouvelles. Nous avons parlé de tout et de rien; nous avons ri des membres de la famille qui, par exemple, étaient devenus un peu trop pompettes. Tout était parfait. Enfin, jusqu'à que... jusqu'à que l'accident arrive.

Je détestais Phillip. Tout chez lui m'inspirait une grande révolte. La façon qu'il se passait la main dans les cheveux, ah pis juste ses cheveux ! Il admirait tout le temps ses cheveux, l'égoïste ! Il arborait cette attitude « macho » aussi, absolument haïssable. Il parlait fort et essayait toujours d'être le centre de l'attention. Et oh, lorsqu'il faisait semblant de s'en faire pour elle, lorsqu'il disait qu'elle lui manquait... j'avais le goût de vomir.

Depuis les funérailles, il jouait la comédie pour conserver sa réputation. Tout le monde l'aurait fait à sa place. On l'aurait traité d'insensible et de bizarre s'il n'avait pas eu l'air d'être ébranlé par sa mort. Mais dans les faits, il restait un adolescent ridiculement stupide qui avait peine à dissimuler sa vraie nature *dedouche-bag*.

Et il s'était très bien trahi ce soir.

Toute ma colère accumulée au fil du temps a explosé d'un coup :

— TOI TU NE CRIES PAS À MON FRÈRE, ESPÈCE DE TROU DE CUL !

— Hein ?

— Tu m'as entendue ! J'en ai ras le bol de ton attitude, j'en ai ras le bol de tes manigances, j'en ai ras le bol de ta face ! Tout ce que tu fais est minable et égoïste ! C'est vrai que tu n'as jamais aimé Élise. Tu es rien qu'un abruti qui pense juste à lui, avec son engin au lieu de sa tête !

— Qu'est-ce que tu dis ?!

Philip s'est avancé vers moi, soufflant comme un bœuf. Les gens autour de nous ont émis des exclamations de surprise en entendant mes propos. Ils regardaient maintenant la scène en retenant leur respiration, hypnotisés.

Un peu intimidée, j'ai jeté un rapide coup d'œil à Setsuko qui portait une main à sa bouche, à la fois choquée et ravie. Puis, Christine s'est finalement et soudainement pointée. Elle était désorientée et ne semblait pas savoir ce qui se passait. Elle tenait un plat de chips dans ses mains et en offrait aux convives. Elle donnait involontairement l'impression qu'on assistait à un mauvais spectacle.

Tout à coup, à ma grande surprise, William s'est exclamé avec colère :

— Annabelle ! Ne t'impose pas là-dedans !

— Qu'est-ce que je fais de mal ? Je te supporte ! Et en plus tu ne peux pas me dire ce que je ne peux pas faire !

— AH ! Merde !

William a tourné les talons pour retourner à l'intérieur, bousculant les gens au passage. Il s'est dirigé vers la sortie de la maison. Je l'ai suivi en criant son nom, incrédule face à son comportement, laissant derrière moi tous les invités qui se lançaient des regards interrogateurs et surpris.

Je n'ai pu rattraper mon frère qu'au bout de la rue. J'étais hors d'haleine. J'ai essayé de l'arrêter en agrippant son bras et en le forçant à se tourner vers moi, mais il m'a repoussée. Il s'est finalement arrêté quelques secondes plus tard, en poussant un grand soupir.

— Hé ! Mais qu'est-ce qui se passe, là ? j'ai demandé, toujours essoufflée.

— Ne fais pas comme si tu ne le savais pas, il a dit en me faisant face, encore un peu courroucé. Je ne voulais pas que tu interviennes.

— Pourquoi ?

— Parce que je me débrouillais très bien sans toi ! Je n'avais pas besoin de ton aide !

Il avait dit cette dernière phrase avec une expression d'irritation et d'exaspération, en levant ses bras dans les airs.

— Pourquoi faut-il toujours que tu sois le centre de l'attention ? il a demandé.

— De quoi tu parles ? William, je voulais juste...

— Laisse donc faire ! Tu ne comprends pas, tu es aussi égocentrique que lui !

— William !

Malgré mes appels répétés et mon indignation apparente, mon frère m'a tourné le dos et a recommencé à courir. Je suis restée seule dans la rue.

Disons que la fête était pas mal terminée pour moi.

Un poêlon bien inefficace

— On est déjà en juin ? Ah ben merde, ça passe vite quand tout bascule...

Je survolais des yeux le courrier que j'étais allée chercher dans la boîte aux lettres, question de voir si j'avais reçu un exemplaire mensuel du magazine auquel j'étais abonnée. C'était un magazine pour adolescentes, traitant de groupes musicaux et de mode, qui commençait à me laisser indifférente. Ces sujets ne m'intéressaient plus autant qu'avant. En fait, rien ne m'accrochait vraiment depuis la mort d'Élise.

J'étais chez moi, seule, après une journée à l'école. Mes parents n'étaient toujours pas rentrés, donc je pouvais me permettre de faire un peu n'importe quoi, du genre me parler à moi-même.

— C'est sûr que je me désabonne à ça. Ce n'est même plus intéressant.

— Miaou !

— Oh, je sais, je sais... je monologue, maintenant. Ne t'en fais p-

J'ai arrêté net de parler, puis, en levant les yeux du magazine, j'ai éclaté de rire. Mon chat était assis sur une table basse près de la porte d'entrée (où on dépose habituellement les clés et le courrier) et il me fixait. Comme pour attirer mon attention. Je l'ai chassé d'un geste de la main en ricanant.

Après avoir jeté mes papiers sur la table basse, je m'affairais à délayer mes bottes suintantes d'humidité quand, du coin de l'œil, j'ai perçu un mouvement. J'ai soufflé sur une mèche de cheveux mouillée pour la dégager de ma vision périphérique, et constaté avec irritation qu'une des fenêtres du salon avait été laissée ouverte.

L'orage grondait.

J'ai lancé mes bottes dans le fond du placard, cintré mon imperméable en vitesse et je me suis précipitée vers les volets bringuebalants pour les fermer. Le déclic m'a rassurée. Il empêchait désormais le vent et les pointes d'eau glaciales qu'il transportait dans son sillage de me fouetter la figure. Du coup, les craquements du tonnerre s'en trouvaient atténués.

Un silence pesant enrobait maintenant la maison. On n'entendait que ma propre respiration. Dehors, une fine bruine formée par les clapotis violents des gouttes d'eau tombait sur l'asphalte et les toits. Tout était devenu sombre. Ce mauvais temps me rappelait des souvenirs que j'aurais préféré garder dans les bas fonds de mon esprit...

Un bruit sonore de poterie qui se brise m'a tirée de ma rêverie.

Derrière moi, près de l'entrée, le pot d'une des plantes-araignées de la pièce venait de s'écraser par terre en mille miettes. Instinctivement, j'ai

commencé à blâmer mon chat, mais il n'était même pas là. Il s'était probablement sauvé dans le sous-sol. Donc, il ne pouvait avoir causé le dégât.

— Bon, c'est probablement le vent... Ah, mais... je viens juste de fermer les fenêtres... Bizarre...

Je me suis approchée un peu pour constater les dégâts.

Je suis restée figée.

Des traces de pas se formaient sous mes yeux. Des pieds nus, un peu plus grands que les miens, semblaient former un chemin d'empreintes de terreau noir et d'humus. J'ai glapi de terreur en empoignant les rideaux de la fenêtre, derrière moi, le doux duvet se tordant impitoyablement sous mes doigts moites. Je sentais un goût âcre et salé dans ma bouche, comme si la terre qui s'avavançait devant moi, lentement, s'était introduite jusque dans mon gosier.

Les empreintes ont bifurqué vers les escaliers. Je ne pouvais plus les voir, mais j'entendais distinctement craquer le bois de chacune des marches, une par une, comme si elles gémissaient sous un poids certain. J'ai cligné des yeux rapidement pour essayer de replacer mes idées. Puis, j'ai regardé vers le plancher de céramique. Pour constater qu'il était toujours couvert de souillures.

Prudemment, j'ai égrené la substance entre mes doigts, tout en la humant.

Rien que de la terre granuleuse.

Je devais donc m'aventurer à l'étage supérieur. Je devais réfléchir. Et très vite.

Qu'est-ce que je devais apporter avec moi ? Un couteau ? Une arme si petite ne m'aurait certainement pas beaucoup aidée contre un être invisible. Il me fallait quelque chose avec plus de portée... Un poêlon ? Ah... mais c'est inu...

— Attends, attends... mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? me suis-je dit tout haut, un peu amusée. Est-ce que je planifie vraiment d'attaquer un fantôme ? C'est stupide...

La curiosité l'a emporté. Par précaution, j'ai quand même pris le temps d'aller chercher un poêlon dans la cuisine. Ensuite, lentement, j'ai commencé à monter l'escalier, tout en espérant ne pas avoir fait trop de fracas pendant tout ce processus pour me trouver une arme.

Avec horreur, j'ai vu que les traces de pas semblaient avoir hésité dans le couloir, tournant en cercles aléatoires, avant de mener à la chambre de mon frère.

C'était donc bel et bien réel ?

J'ai hésité pendant quelques instants.

Entrer ? Ne pas entrer ?

Mais il fallait que je sache ce qui se passait vraiment...

J'ai d'abord essayé d'apercevoir quelque chose par la mince ouverture de la porte, sans succès. Une noirceur totale régnait là-dedans.

J'ai donc poussé la porte d'un coup de pied. Puis j'ai illuminé la pièce en actionnant l'interrupteur.

La terre s'étirait en une longue traînée jusqu'en dessous du lit.

— Oh, non, oh non, non non non non non non je ne veux pas faire ça. Ah, seigneur, pourquoi... ?

Ma voix s'est perdue dans une plainte rauque secouée de sanglots. Je suis restée là, au seuil de la porte.

Pendant un certain temps, j'ai tenté désespérément de regarder ailleurs - vers les affiches de groupes de musique de style métal, vers les trophées un peu bidon de l'école primaire, vers la guitare qui ramassait la poussière dans un coin.

Ensuite, je me suis dit qu'il m'était impératif de contrer mes visions afin d'y mettre fin, donc j'ai ravalé mes larmes. Parcourue de frissons, j'ai traîné un pied, puis l'autre, un pied, puis l'autre, un pied, puis l'autre, jusqu'à la bordure du lit de mon frère.

Je tenais mon poêlon si serré contre ma poitrine que je ne sentais plus la paume de mes mains.

J'étais persuadée que quelque chose allait m'arriver.

J'ai attendu.

Rien.

Ma respiration entrecoupée de halètements s'est relâchée.

Puis, soudain, j'ai senti ma jambe se faire agripper, mes pieds partir dans les airs et mes fesses atterrir rudement sur le plancher de bois franc. Je me suis débattue pour ma vie, me retournant sur le ventre pour tenter d'atteindre le poêlon que j'avais projeté plus loin sous l'effet de la panique.

La créature refusait de lâcher prise.

Je me suis propulsée avec puissance sur la commode devant moi pour agripper le tiroir du haut, espérant pouvoir ainsi ramper et être enfin hors d'atteinte. Le tiroir s'est ouvert. La satanée bestiole redoublait d'ardeur pour me tirer vers elle et j'ai commencé à glisser tout en ouvrant tous les tiroirs, car je voulais désespérément trouver une prise quelque part. Chaque fois que je tombais un tiroir plus bas, je me tapais le menton sur celui que j'avais ouvert plus tôt.

J'ai commencé à voir danser des étoiles. Et je me suis dit que c'était la fin.

On m'a traînée par la jambe.

Puis, tout est devenu sombre.

J'avais perdu conscience.



Des amas de poussière s'étaient incrustés dans mes narines, et j'ai porté mon avant-bras vers ma bouche pour éternuer, sentant mon coude frapper une

plaque dure au passage.

Hein ?...Quessjeai...Oh.

Devant moi : un poêlon abandonné. À quelques centimètres de mon coude. Un poêlon. Là, par terre, à me fixer au-dehors de l'ombre du lit.

Elle a réussi, j'ai pensé. *Elle* m'a tirée jusqu'en dessous du lit. Elle devait être là, avec moi, juste dans mon dos. Je sentais son haleine sur ma nuque, ses cheveux qui s'enroulaient autour de mon cou...et son sang qui commençait à couler sur moi et...

— AHHH !

J'ai bondi hors du trou, agitée de soubresauts d'épouvante. Je me suis cogné une omoplate sur un des tiroirs ouverts de la commode, et j'ai crié encore plus fort. Je me suis plaqué les mains sur la bouche et je me suis retournée vers le compartiment pour regarder son contenu. Ma respiration qui, jusqu'alors, menaçait d'aspirer la peau de mes doigts, s'est calmée soudainement.

— William... ?

Non, William ne se retrouvait pas dans le tiroir (franchement !), mais quelque chose qui lui appartenait m'avait fait murmurer son nom par inquiétude.

Là, parmi les paires de chaussettes, se retrouvait un sachet rempli de ce qui ressemblait drôlement à de la marijuana.

— Mais qu'est-ce qu'il fait avec ça ? Bon sang...

J'ai frotté mon menton tuméfié d'une main, j'ai fermé tous les tiroirs de l'autre, j'ai ramassé le poêlon et j'ai regardé le cadran qui trônait, tranquille, sur la commode.

Choquée par ma découverte, j'en avais presque oublié ma mésaventure surnaturelle.

Il était déjà vingt heures trente, et mes parents n'allaient pas tarder à revenir de ce souper où ils étaient allés, chez des amis. Quant à mon frère, il avait écopé d'une retenue du soir et aurait dû être rentré depuis un bon moment déjà, mais il manquait à l'appel.

Moi qui croyais que ses absences étaient causées par sa volonté de m'éviter après la chicane ! Maintenant que j'avais découvert son sachet de drogue, je ne savais plus quoi penser de lui.

Néanmoins, après m'être assise dans la cuisine, en essayant de réfléchir, le poêlon encore entre les mains, j'ai déduit que j'avais assez de problèmes avec les apparitions de ma meilleure amie décédée pour me préoccuper des activités illicites de mon frère. Je devais régler mes propres affaires. Ensuite je pourrais tenter de lui parler.

Un rapide examen des lieux m'a permis de constater qu'aucune trace du phénomène étrange ne subsistait. Comme si tout n'avait été qu'illusion. Plus de terre, plus de traces, plus de pot cassé, *nada*.

C'était décidé : le lendemain, j'irais voir la psychologue de l'école. Pas question d'en souffler mot à mes parents, toutefois. Je ne me serais pas sentie à l'aise de discuter avec eux : s'ils l'apprenaient, ça les ferait sortir de leurs gonds à coup sûr ! Leur donner une attaque cardiaque par-dessus le marché ne m'aiderait vraiment pas à régler mes soucis.

La psychologue

Vers cinq heures du matin, je me suis réveillée en sursaut, entortillée dans des draps.

Je suffoquais.

Je me suis redressée et j'ai tirillé mon chemisier trempé de sueur avec ma main gauche tout en posant l'autre main sur mon front fiévreux afin de retrouver mes esprits.

Hébétée, j'ai vite retiré le vêtement, car je me sentais un peu claustrophobe. D'un bond, j'ai quitté mon lit et je me suis emmêlé les pieds dans une couverture. Par je ne sais quel miracle, je me suis rattrapée à temps pour ne pas tomber.

J'ai écarquillé les yeux pour distinguer l'endroit où je me retrouvais, car il faisait terriblement sombre.

Pour un instant, je ne savais plus où j'étais. Puis, mes yeux se sont habitués à l'obscurité, et j'ai vite reconnu la pièce, toute désorganisée : j'étais dans ma chambre.

Ah ben bravo, Annabelle. Te voilà à moitié nue, debout aux petites heures avec le cœur sur le bord de te sortir de la poitrine. Tu ferais mieux d'en parler à...

J'ai gémi, tout d'un coup incertaine de vouloir foncer et de me présenter comme prévu chez la psychologue de l'école. Avec quoi je pourrais bien commencer l'entrevue sans paraître complètement débile ? Ma respiration s'est calmée quand l'idée d'utiliser le rêve que je venais de faire m'est venue en tête. Ce ne serait pas si mal en comparaison avec tout le reste !

Je savais qu'il n'y avait aucune chance que je puisse me rendormir. Je me suis donc rhabillée et je suis allée me préparer une tasse de café. Je détestais le goût, mais dernièrement ce breuvage m'était devenu indispensable pour fonctionner normalement.

La salle à manger était silencieuse. On n'entendait que le vrombissement du réfrigérateur dans la cuisine, plus loin. En tirant la chaise où je voulais m'asseoir, les pattes ont crissé et ça m'a fait grincer des dents. Je ne voulais pas déranger mes parents, mais je ne voulais surtout pas provoquer la bête féroce qu'était mon frère aux premières lueurs du jour. Ces temps-ci, ce moment vulnérable était le pire des pires pour affronter sa mauvaise humeur, étant donné qu'il se couchait très tard.

À la suite de ce moment de relaxation, j'ai pris le temps de prendre une longue douche quasiment froide.

Je voulais me clarifier les idées.

J'en avais marre de tout ce que je vivais et je ne souhaitais qu'une chose : que mes tracasseries se dissipent au plus vite.

Revigorée et satisfaite, j'ai accompli mes ablutions matinales pour enfin me retrouver quelques heures plus tard à l'école.

Encore une fois, le temps avait passé un peu trop vite à mon goût.



Vers la première pause de la journée, j'ai résolument pris les devants et je suis allée rencontrer la psychologue pour prendre rendez-vous.

Lorsque j'ai cogné à sa porte, elle m'a ouvert aussitôt et m'a fait signe d'attendre pendant qu'elle terminait une conversation au téléphone. J'ai pris la liberté de m'asseoir sur un siège d'un bleu gris indéfinissable alors qu'elle continuait :

« Ah bien si elle continue à pleurer, tu peux l'emmener faire une balade en voiture, peut-être que la vibration la soulagera. Non ! Je ne suis pas experte dans les coliques de bébé, mais je peux te dire que ça n'aidera pas du tout ! B-Comment ?... Appelle donc notre médecin de famille au lieu de me déranger au travail ! AAah ! »

Elle a violemment raccroché le combiné et a soupiré. Elle se massait les tempes.

Elle avait des cernes noirs sous les yeux. Elle devait être dans la trentaine, mais on distinguait déjà des filaments gris dans sa chevelure châtain.

Sans un mot, elle a attrapé un stylo et des feuilles de formulaires.

— Bonjour. C'est quoi ton nom ?

Son ton cassant m'a fait tressaillir. Déstabilisée, j'ai balbutié :

-An-Annab-belle Turcotte.

— Moi, c'est Natalie. Enchantée.

Le regard ailleurs, elle a néanmoins inscrit ma réponse. Elle m'a demandé mes coordonnées et les raisons de ma visite.

— Euhm, comment dire... j'ai des visions vraiment effrayantes.

— Des visions ? Quel genre de visions ?

— Ben, par exemple, j'ai eu un rêve vraiment affolant cette nuit. J'en étais toute retournée quand je me suis réveillée, j'avais du mal à respirer et tout.

— Décris-le-moi.

— Voilà, j'étais dans mon lit... ben dans mon rêve. J'étais dans mon lit, dans mon rêve. Vous comprenez ?

Elle a brièvement hoché la tête, tout en capsulant et décapsulant le bouchon de son stylo de façon impatiente. J'étais, à la limite, insultée de son attitude, mais j'ai poursuivi :

— Bon, je ne voyais pas à un pied de mon visage et j'entendais du tapage à la fenêtre. J'étais pétrifiée et je ne voulais pas aller voir quelle était la cause du bruit, mais il était si étrange que j'ai fini par me lever par curiosité. Quand j'ai ouvert les rideaux, il y a eu de la lumière bleue un peu tamisée, puis un gros nuage noir s'est agrandi dans mon champ de vision. Il y avait aussi un son qui semblait provenir du nuage. Il était tellement agressant, je ne sais pas comment le décrire, c'était comme...m-métallique, c'était aigu... enfin, c'est devenu beaucoup plus proche, à un point tel que cette tache a percuté mon visage. Je c-crois que c'était un essaim de chauves-souris. Avec des ailes *en métal*. Elles me coupaient la face, les bras, le cou... J'avais beau me débattre, je ne réussissais pas à les éloigner. Ça ne faisait qu'empirer les choses. Ça n'a pas été long que je me suis mise à saigner. J'ai saigné à mort.

À l'écoute de mon rêve, la psychologue avait fini par relever la tête et elle me fixait maintenant en fronçant les sourcils de manière préoccupée.

— Tu as des cauchemars comme celui-là depuis longtemps ?

— J'ai commencé à voir des choses après les funérailles de mon amie. Élise Gendreau.

Regard baissé vers le papier de nouveau. *Scratch scratch*.

— Quand tu dis des « choses », des « visions »... est-ce que tu les vois en état d'éveil ?

— B-

— Parce que si c'est le cas, des rencontres ici ne suffiront pas. Quand quelqu'un a des hallucinations, je dois le référer à un psychoéducateur du CLSC avec toute une équipe qui décidera du traitement : une infirmière, une travailleuse sociale, etc. Car ça peut nécessiter des prescriptions. Et tu comprends que, dans une situation comme celle-là, je devrais contacter tes parents.

— Euh ?!

— Puis ? As-tu des visions le jour, oui ou non ?

— Ben là... non.

Ses yeux sont devenus ronds comme des balles de golf et elle a repris d'une voix suave, mais les narines frémissantes :

— Je ne peux pas t'aider si tu as cette attitude-là. Le but ici est d'établir un lien de confiance pour que nous puissions ensemble trouver la solution à tes problèmes, Annabelle ! Réponds-moi honnêtement, maintenant. OUI ou NON ?

Elle me fixait sans cligner des yeux. Une partie de moi me disait qu'elle vivait des difficultés avec son enfant, qu'elle était peut-être au bord du burn-out et que je devrais être plus compréhensive. Mais j'ai tout de même pris une grande respiration et lancé sans scrupules :

— LAISSEZ-DONC FAIRE, ESPÈCE DE MALPOLIE !

Sur ce, je suis partie en courant.

Le carnaval ambulant

— Allez viens, ça va te changer les idées ! Ton air pâle m'inquiète et commence sérieusement à m'exaspérer. Dorénavant, ça va être notre mission de te remonter le moral, à moi et à Christine. Il n'y a rien de tel pour retrouver ton énergie que de retomber en enfance.

Setsuko avait tenté de me convaincre de participer à une sortie au carnaval ambulant qui s'arrêtait dans notre ville pour une semaine ou deux. J'avais beau lui dire de ne pas s'en faire pour moi, elle insistait.

— D'accord, d'accord, je viendrai... mais tu dois comprendre qu'aller à cet endroit plein de clowns et d'animaux en peluche me donne un peu... disons... la trouille. Quelque chose me dit que ce serait le contexte idéal pour me faire tourmenter par des visions effroyables.

— Est-ce que je ressens de la paranoïa de ta part ? Miss sceptique, terre-à-terre, toujours prête à donner une explication calme et raisonnable ? Ma vieille, ne tombe pas dans le panneau, s'il te plaît ! Tu es tellement zélée, la prochaine étape serait de te barricader chez toi en mettant des papiers journaux sur les fenêtres et de te terrer sous les couvertures avec la guitare de ton frère en guise de massue.

Setsuko a fait une pause pour inspirer bruyamment et a murmuré : « Woah ! Je n'avais plus de souffle ! »

J'ai répondu :

— Pff ! Tu exagères ! Je n'irais pas jusque-là ! Une guitare, vraiment ? Ça ne serait pas une arme encombrante et inefficace ? En tout cas... J'aurais pensé à prendre des médicaments avant.

— Tu penses que ça t'aiderait ?

Les yeux brillants de mon amie se sont plissés.

Mes doigts ont quitté le clavier de son portable. J'ai laissé mes bras retomber le long de mes flancs. Nous étions en train de travailler sur un projet scolaire dans sa chambre, et des livres et des feuilles mobiles s'empilaient un peu partout sur le bureau, le lit et par-dessus les sacs à dos, par terre. J'ai laissé mon regard se balader sur les mangas rangés dans l'énorme bibliothèque près de moi, en évitant de croiser celui de Setsuko.

— Pour dormir, surtout. Il faudrait que j'en parle à mon médecin. Une bonne nuit de sommeil m'enlèverait un grand poids de sur les épaules, je pense.

— Si ça peut t'enlever de la pression et te faire sourire un peu plus... consulte-le. Ce n'est pas comme si tu pouvais parler à la psychologue de

l'école, j'ai entendu dire qu'elle n'était plus là. Personne ne sait si elle est en congé ou en burn-out : les circonstances ne sont pas très claires...

— Vraiment ? Oh, merde... en parlant de ça, je... oh et laisse faire...

Elle a claqué la langue en articulant des « b » et des « l » comme si elle se trompait dans la prononciation d'un mot, et a poursuivi, en ignorant mon commentaire confus :

— Je m'éloigne du sujet. On va commencer par utiliser d'autres moyens pour soulager tes esprits. Ce sera un pur divertissement. On ne verra pas le temps passer, fais-moi confiance !

Sur ce, j'ai soigneusement fait craquer tous mes doigts, puis je me suis redressée sur mon siège, déterminée à remettre cette rédaction fastidieuse à la date d'échéance. Je n'avais rien contre l'histoire, mais quand il s'agissait d'écrire un essai sur la guerre froide, ça me laissait de glace, ha, ha ! Oh, je fais tout le temps des jeux de mots ennuyeux quand je suis fatiguée.

Après avoir fini, nous avons pris le temps de lambiner sur Internet. Nous avons regardé des vidéos de mauvais tours joués à des gens sur YouTube, et par moments, nous avons ri jusqu'aux larmes.

Ça faisait longtemps déjà que la chambre de Setsuko, joliment décorée dans un dégradé aux teintes rouges, était plongée dans la pénombre quand j'ai décidé de retourner chez moi.

Je me suis levée et j'ai entrepris de ranger mes affaires en affirmant :

— Tu sais quoi, Sets ? Finalement, je pense que j'ai hâte d'aller au carnaval en fin de semaine. On s'achètera de la barbe à papa et on gaspillera de l'argent aux jeux d'adresse. Comme tu dis, on ne verra pas le temps passer.

— Euhm, non merci pour les bonbons, mais je suis d'accord pour les jeux. La dernière fois, j'ai gagné ce- elle m'a balancé au visage un Bugs Bunny dépareillé, les yeux en billes luisantes frappant mon nez - toutou affreux qui m'a bien servi pour terminer une amitié à l'école primaire dans une bataille d'oreillers *épique*.

— Ah, oui ?

J'ai recraché les poils blancs du creux des oreilles du lapin en pouffant.

— Tu ne m'as jamais raconté.

— Eh bien, on n'était pas aussi proches avant...

Un silence follement inconfortable a suivi.

Déjà debout, je regardais mes pieds, me rééquilibrant sur l'un, puis l'autre, alors que Setsuko faisait grincer sa chaise de bureau en la tournant. Après ce qui a paru être une attente interminable, elle a déclaré :

— Bonne nuit et à demain.

— À demain ! N'oublie pas ton porte-monnaie dans ta case, vendredi, comme la dernière fois.

— C'est sûr, c'est sûr... À plus.

Elle s'est retournée. Elle ne me faisait plus face.

J'ai compris que c'était le temps pour moi de partir et, après avoir saisi ma veste en jean et mon sac à dos, j'ai refermé la porte derrière moi, sans toutefois manquer le regard soucieux qu'elle m'a jeté par-dessus l'épaule à la toute dernière seconde.



Il faisait une chaleur torride dans le véhicule de la mère de Christine. Ça, et l'odeur douceâtre d'un minuscule sachet rempli d'une matière inconnue pendu au rétroviseur, me donnaient un léger mal de cœur. Setsuko me zeyeutait de temps en temps, en recherche d'assentiment. Je lui ai rendu la pareille en sortant ma langue pour exprimer mon propre sentiment de dépit.

Elle décollait sa camisole de sa peau, car elle suait à grosses gouttes, tout comme moi d'ailleurs. Christine et notre conductrice ne paraissaient pas du tout se formaliser de tout ça; elles étaient au bout de leur siège, leur expression faciale pétillait déjà d'excitation. Soudainement, alors que j'éventais ma voisine de banquette avec le dépliant promotionnel du carnaval, Christine s'est écriée en pointant du doigt :

— C'est là ! On y est !

— Je reviens vous chercher un peu avant dix heures, d'accord ?

— Oui, madame Archambault.

Setsuko et moi on commençait à dire les mêmes mots, en même temps. Tout sourire, elle a tendu la main en l'air pour recevoir une tape, mais ça m'a pris quelques secondes avant de la lui rendre. Elle ne s'est rendu compte de rien, mais moi je suis restée avec un petit pincement au cœur en pensant au déjà-vu que j'éprouvais...

Avec Élise. Avant, on faisait tout le temps ça.

Est-ce que j'étais en train de me chercher un « bouche-trou » ?

Rien que d'y réfléchir, ça me rendait encore plus malade que les émanations douteuses du sachet d'herbes.

Après de brefs remerciements, nous nous sommes éloignées de la voiture de la mère de Christine et nous nous sommes dirigées vers la billetterie bondée du parc d'attractions pour acheter nos billets d'entrée. Christine a déclaré qu'elle garderait le bracelet en souvenir. Moi, j'ai préféré détourner l'attention du groupe vers une tente où l'on affichait :

Labyrinthe aux miroirs - Mirror maze.

Nous avons frayé notre chemin parmi les familles, les groupes d'enfants, d'adolescents, de jeunes adultes et d'employés déguisés pour visiter ce lieu médiatisé dans les films et les séries télévisées.

Une fois rendues là, nous nous sommes dispersées. Puis, j'ai entendu :

— Hey, Annabelle ! Bruce Lee, derrière !

Aussitôt, j'ai fait mine de me mettre en position de combat en exécutant des moulinets absurdes accompagnés de bruits buccaux complètement ridicules. Je me suis figée quand un jeune homme de belle allure est passé devant moi, en me lançant un regard qui signifiait : « Elle est dingue, cette fille. »

— Euhm, si tu cherches Christine, elle est là.

Setsuko a posé sa main sur mon épaule et a dirigé mon corps vers l'autre extrémité de la pièce, où m'attendaient d'autres miroirs. Ils reflétaient le visage bouffi de rire de ma copine malicieuse qui se moquait de moi.

— Christine ! T'as fait exprès de me mettre dans l'embarras ! Tu savais que j'allais prendre cette référence au film *Opération Dragon* au sérieux !

— Bah, prends la vie avec un grain de sel. Tu ne le reverras probablement jamais, de toute façon. On pourrait se cacher et faire peur aux enfants.

— NON ! Hey, je ne savais pas que tu entretenais des idées pareilles ! Une personne diabolique se cache sous ces airs hippies, à ce que je vois !

— Tu ne m'as pas vue dans mes pires coups pendables ! Un jour, je vais te convaincre de t'initier.

— Sorcière ! *Vade retro satana* ! Tu veux me corrompre !

Mon interlocutrice se pliait en deux, à force de rire les yeux fermés, tandis que moi et Setsuko nous sommes sorties discrètement de l'attraction.

— C'est un peu méchant de la laisser seule dans ce labyrinthe, Annabelle...

— Bah, on aurait fini par la perdre d'une manière ou d'une autre, de toute façon. C'est tout le temps le cas. Ensuite, elle réapparaît de nulle part et recommence à nous parler comme si de rien n'était. Elle est tellement lunatique, c'est fou !

— Oh ! Regarde ! Il y a un charmeur de serpent, là-bas ! On y va ?

Pendant près de deux heures, nous avons déambulé dans les sentiers en visitant des attractions absolument fabuleuses. Nous avons assisté à un spectacle de cracheurs de feu, de trapézistes, nous avons reluqué des insectes et des reptiles en cages et nous nous apprêtions à entrer dans une tente affichée : *Manette, la voyante – Manette, the fortuneteller*, quand Christine a émergé de l'ombre et s'est retrouvée à nos côtés.

— Hey, les filles ! Un clown m'a donné des ballons pleins d'hélium ! Vous voulez rigoler un peu ?

— Ah, ça c'est drôle, j'ai pointé. On a fait la même chose au party du printemps.

D'une petite montgolfière rose, elle a inspiré la plus grande bouffée d'air que ses poumons pouvaient supporter avant d'ajouter :

— Wouuuuh ! Dites, vous avez vu les adorables poneys dessinés sur mes joues, hein ? Je parie que vous en voulez aussi !

— Oh, oui ! J'en veux ! Annabelle, allons nous enduire le visage de

peinture à l'eau puante qui s'écaillera dès qu'il fera trop soleil !

J'ai inspiré et répondu :

— Ne dis pas de sottises, Sets.

Avant que l'expression ravie de ma complice asiatique ne s'affaisse trop, j'ai rajouté :

— Il fait bien trop humide pour que ça s'écaille.

— Oh, toi ! J'y vais toute seule avec Christine, si c'est comme ça !

— Moi, je vais aller voir la *psychic*.

J'ai tourné les talons pour emprunter le chemin gazonné menant à l'entrée de la tente. L'herbe humide et tendre crissait sous mes espadrilles et en approchant, j'ai compris que tout, à l'intérieur, était enveloppé d'une épaisse brume, probablement pour créer une atmosphère ésotérique. J'ai repoussé un peu plus les replis des pans de la tente bleu nuit parsemés d'étoiles scintillantes afin de pouvoir entrer, presque certaine que la médium allait me faire faire le saut pour amplifier l'effet.

Cependant, ça n'a pas été le cas. Le sol de l'endroit était tapissé d'une toile aux broderies mystiques, du moins, selon ce que je pouvais distinguer à mes pieds, car tout baignait dans un nuage blanc. Je me suis avancée, hésitante, ne voulant pas trébucher sur quelque objet lié aux sciences occultes.

Allais-je me faire surprendre par un squelette au rire machiavélique ? Ou bien un chat noir aux yeux de feu ? Le hululement enregistré d'une chouette, peut-être ? Un employé masqué allait-il surgir du brouillard pour me crier des choses dans une langue inconnue ? Par Osiris et par Apis, regarde-moi, tu es maintenant un... ? *Non, c'est vrai, je ne m'en vais pas voir un hypnotiseur, mais une médium ! Je me demande si « Manette » va faire semblant d'être possédée...*

Après un moment, j'ai failli heurter une table ronde agrémentée d'une nappe noire qui était, semblait-il, apparue de nulle part.

Je me suis assise sur le petit tabouret qui se trouvait à proximité, fixant l'étrange boule qui trônait sur la table. J'ai déposé lentement mon sac à bandoulière par terre. Cette sphère contenait une vapeur verdâtre, semblable à celle qu'on retrouve par-dessus les marécages. Elle changeait parfois d'aspect pour devenir une fumée plus lumineuse. C'était comme si on avait emprisonné un feu-follet dans cette bulle de verre. Ce changement continu entre le vert crapaud lugubre et le turquoise plutôt féérique créait un effet de mysticisme pas mal réussi.

— Sauf que ça ne vaut pas les éclairs mauves qui apparaissent quand on touche une lampe à plasma, j'ai dit tout haut.

— Ma boule magique joue parfaitement son rôle, merci !

— Sainte !

J'ai sursauté de frayeur en entendant cette voix.

Une femme noire avec une espèce de turban surmonté d'une décoration de

plume et de jade a pris place devant moi, la lumière émise par sa boule lui conférant une allure spectrale. Ses yeux ronds comme des billes me relouaient, et j'ai commencé à me sentir mal à l'aise.

— La consultation coûte vingt dollars.

— Vous êtes Créole ?

— Oui, je viens d'Haïti, et c'est là que j'ai reçu mon enseignement.

— Enseign... ? Vous connaissez le vaudou ?!

— Pas spécifiquement. Je connais plusieurs variantes de l'art divinatoire. Je pourrais lire dans les lignes de ta main ou te montrer des pratiques plus exotiques : c'est à toi de choisir. La consultation coûte *toujours* vingt dollars.

Un temps de pause a suivi sa déclaration.

Nous nous regardions, sans cligner des yeux. Son visage a changé de teinte comme s'il s'harmonisait aux couleurs plus bleuâtres de la boule. J'ai plongé ma main dans mon sac pour payer mon dû, puis elle a continué, d'un ton plus mielleux :

— Je suis Ma'am Manette, et je possède les connaissances qui pourront te faire entrer en contact avec l'autre monde. Laisse-moi lire ta vie présente dans ma boule, et tu pourras juger de mes capacités.

Elle s'est approchée brusquement et a commencé à faire des cercles avec ses mains autour de la sphère de cristal. Les yeux fermés, elle tremblotait des mains et de la tête par moments, ce qui faisait tinter ses bijoux. Je camouflais tant bien que mal mon envie de rire.

Étonnamment, un petit sourire s'est formé au coin de ses lèvres, et j'ai alors ressenti une bouffée d'affection pour cette diseuse de bonne aventure. Je me suis dit qu'elle devait probablement confronter des gens qui voulaient ridiculiser son art quotidiennement, ainsi j'ai pris la décision de lui donner le bénéfice du doute, par respect pour elle. Et aussi parce que, ma foi, les effets spéciaux étaient impressionnants !

Ella a posé les yeux sur l'instrument occulte, a grondé, puis a dit :

— Tu es une jeune fille pratique, qui mise sur son avenir. Tu peux être très terre-à-terre et franche, voire à l'extrême, et ce côté de toi a tendance à irriter tes amies.

Elle m'a lancé un coup d'œil omniscient et a poursuivi quand j'ai acquiescé :

— Tu es athée. Et militante. Tu défends tes opinions et n'hésiterais pas à les exprimer lorsque tu juges que quelque chose n'a pas sa place. Tu es perfectionniste. Cela peut t'éloigner parfois des choses qui comptent vraiment. Tu as des problèmes de communication avec ta famille.

— Oui, tout ça est vrai, mais il manque quelque chose.

— Tut, Tut, Tut ! Ne me le dis pas. Laisse-moi voir.

Elle a recommencé son manège agité, puis a contemplé sa boule à nouveau, cette fois-ci avec une grande concentration. L'objet a eu le temps de

changer de couleur trois fois avant qu'elle ne dise :

— Tu es en deuil. Quelqu'un qui était très proche de toi est passé dans l'autre monde. Une amie.

— Vous êtes douée. Est-ce que ce serait trop demander que vous précisiez son apparence ?

Cette fois, Manette a saisi la sphère en cristal et y a appuyé son front, les yeux fermés. Par la suite, elle a entonné un court chant dans une langue qui m'était inconnue. J'ai cru que c'était du créole. Après quelques cris stridents, Manette a reposé la boule sur son socle, un réceptacle de métal noir stylisé avec des serres en forme de gargouilles. Elle a ensuite joint ses mains d'une façon drôlement professionnelle et m'a déclaré le plus sérieusement possible :

— J'ai vu une enfant au visage en cœur absolument charmante. Ses yeux verts auraient pu faire des ravages.

J'ai sifflé, impressionnée.

— Je vois que vous n'êtes pas un imposteur.

Un silence s'est installé.

En fait, je ne croyais pas vraiment à ses allusions – sûrement dues en partie au hasard, en partie à une série de devinettes qui avaient porté fruit – mais elle pouvait croire le contraire, ça je m'en foutais.

La voyante a repris:

— Désires-tu que je contacte ton amie ?

Mon sourire s'est évanoui. Après un moment d'hésitation, j'ai enfilé mon sac en bandoulière. Je m'apprêtais à partir après l'avoir brièvement remerciée quand elle m'a retenue :

— J'offre aussi mes services à domicile. Tiens.

Elle m'a tendu une carte professionnelle.

— Appelle-moi quand tu te sentiras prête. Le tarif monte à quarante dollars, ce qui est peu, comparativement au prix que demandent des médiums bien moins compétents. Quelque chose me dit que nous allons nous revoir bientôt.

Après avoir prononcé cette dernière phrase, elle a tapoté sa tempe. Puis, elle a entrepris d'essuyer sa boule lumineuse avec une lingette qu'elle avait préalablement sortie d'une des multiples pochettes dissimulées dans les plis de sa robe.

Je me suis éloignée dans le brouillard, la laissant à sa besogne.

Je jetais des coups d'œil derrière mon épaule à cette femme aux parures excentriques qui s'affairait, et dont le visage s'éclairait tantôt d'une lumière turquoise, tantôt d'une lumière olive. Elle épongeait maintenant son front avec la même lingette qu'elle avait utilisée pour nettoyer sa boule de cristal.

Je me suis dit que d'acheter des consultations pour mes amies et moi pour une soirée « spirituelle » pourrait être divertissant, mais un peu déplacé, puis

j'ai quitté la tente en essayant d'oublier mon malaise.

En peu de temps, j'ai réussi à retrouver Christine et Setsuko. Nous avons passé le reste de la journée ensemble. Tout était parfait, mais la rencontre avec la voyante m'avait laissée un peu songeuse, et mon humeur s'en ressentait. Malgré cela, mes amies n'ont rien remarqué, et j'ai fini par retrouver mon sourire après avoir chassé l'épisode de mon esprit.

Blackout

— NOOOOOON ! Je meurs ! Argh !

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis le carnaval.

Christine et moi avions éclaté de rire face aux tentatives rigolotes de Setsuko qui essayait de faire fuir son personnage avant qu'il ne se fasse écrabouiller. Malheureusement pour lui, le petit être pixélisé était mort écrasé sous le poids du monstre. Lorsqu'elle a entendu, par la suite, la ritournelle macabre du jeu vidéo, en voyant les mots « Game Over » apparaître sur l'écran, Setsuko a jeté la manette de la console sur les oreillers formant notre tapis et elle a vociféré :

— Maudit soit ce jeu de merde ! C'est n'importe quoi...

— Avoue-le Sets, j'ai dit en ricanant, tu es un peu mauvaise perdante.

— Moi ? Mauvaise perdante ? Pff !

Piquée par mes propos, Setsuko a attrapé un oreiller et l'a lancé dans ma direction. Mais il a atterri en plein dans la figure de Christine qui s'était levée pour aller aux toilettes. Elle s'est retrouvée par terre, sur les fesses, et un peu confuse.

Bien sûr, ça m'a rendue hystérique. C'était encore plus drôle de voir Setsuko se répandre en excuses et me jeter des regards noirs. Il faut dire que j'aimais bien les mésaventures des autres, ha ha !

Nous étions dans mon sous-sol, c'était notre « pyjama party ». Ce n'était peut-être pas très grandiose, nous étions seulement trois, mais c'était quand même drôle.

Mon sous-sol n'était pas extraordinaire, mais il était grand et bien fait. Il y avait quand même une sorte de salon pour jouer à des jeux, une chambre (la mienne) et une salle de bain. Ça me convenait parfaitement : je pouvais avoir la paix et me couper du reste de ma famille qui se trouvait la plupart du temps en haut.

Lors de nos pyjamas partys, je réussissais toujours à avoir du bon temps avec Setsuko et Christine. En même temps, c'était la première fois qu'on en faisait un sans Élise... Et ça, ça alourdissait un peu l'atmosphère... Mais bon...

Après l'incident, Christine s'est relevée pour se diriger vers la salle de bain. Une fois qu'elle y a été entrée, une fois que Setsuko et moi avons été seules, nous avons commencé à parler de tout et de rien pour finalement en venir à discuter de mes visions.

— Et puuiiiis, ça va comment avec tes hallucinations, là ? a demandé

Setsuko, ne sachant pas trop comment aborder le sujet.

— Heumm... eh bien disons que je n'en ai pas eu depuis un bout... alors je te dirais que ça va mieux. Mais il faut aussi que je t'avoue que je n'ai pas eu beaucoup de chance avec la psychologue de l'école, alors...

— Ah oui ? Et tes parents ?

— Mes parents ? Pff, comment pourraient-ils m'aider avec ça ? Ils ne sauraient vraiment pas quoi faire, et en plus... Comment on dit ça à ses parents ? « Hé, votre fille commence à voir des grenouilles qui ressuscitent et des fantômes un peu partout, peut-être qu'elle est folle... ! »

— Franchement Annabelle, je ne pense pas qu'ils le prendraient comme ça.

— Ouais, mais bon... de toute façon, mon frère m'accuserait encore de vouloir être le centre de l'attention en disant des conneries, alors... je ferais mieux de ne pas en parler et de laisser passer ça tout seul.

Setsuko m'a regardée, légèrement perplexe. Puis, elle a ajouté :

— Bon, fais ce que tu veux, si tu penses que c'est la meilleure chose à faire. Comme tu dis, il se peut très bien que ce ne soit que passager.

— Ouais...

Un silence malaisé a suivi la conversation, pour être interrompu par le son caractéristique de la chasse d'eau d'une toilette et par celui d'une porte qui s'ouvre et se referme.

Puis, Christine est venue s'asseoir à côté de nous, et nous avons rejoué des parties de jeu vidéo sans jamais reparler de mon problème.

Plus tard dans la soirée, ma mère est venue nous voir pour nous rappeler qu'il était grandement l'heure d'aller se coucher. Nous avons éteint la télévision et la console, et replacé les oreillers là où ils allaient, puis les filles s'en sont allées dans ma chambre préparer leur sac de couchage pendant que je cherchais toujours la télécommande.

Cette satanée manette semblait s'être fait pousser des pattes et s'être enfuie quelque part, j'en étais certaine ! Mais où ? !

J'ai cherché et cherché. À un moment donné, je l'ai trouvée dans une craque du sofa (c'est toujours là qu'elle se trouve, hein ? Grr...) et je m'apprêtais à la remettre sur la table lorsque, soudainement, toutes les lumières se sont éteintes.

Étonnée, je me suis mise à crier :

— Woah ! Il y a une panne d'électricité ?

Mais bizarrement, je n'ai obtenu aucune réponse.

Peut-être que mes amies se sont déjà endormies... ?

Puisque j'étais plongée dans le noir total, il a fallu que je m'avance à tâtons vers une petite commode dans un coin de la pièce. J'ai heurté le meuble avec mon pied et, sentant une poignée sous ma main, j'ai ouvert un tiroir pour

fouiller pendant quelques secondes (tout en poussant des jurons, bien sûr ! J'étais un peu tannée de chercher des affaires...) et enfin trouver ce qui semblait être une lampe de poche.

J'ai essayé de l'allumer, mais elle clignotait sans cesse. Sa lumière faiblissait. J'ai tapé sur la lampe, espérant ne pas avoir à changer les piles en pleine noirceur, puis la lumière est enfin devenue continue, quoique très diffuse.

Enfin équipée pour pouvoir marcher normalement, j'ai traversé la pièce en direction des escaliers menant au rez-de-chaussée. Intriguée, je voulais savoir si la panne était généralisée à toute la maison.

Une main suivant solidement la rampe, l'autre sur la lampe de poche, je me suis mise à monter l'escalier lentement lorsque j'ai senti un souffle chaud dans mon cou. De marche en marche, il devenait plus fort et plus rauque.

J'ai lancé un petit cri surpris, paralysée et confuse par cette sensation inattendue.

Maladroitement, je me suis retournée pour regarder en arrière de moi.

Personne.

C'était peut-être un courant d'air... chaud ?

Je suis restée là quelques secondes, à scruter le sous-sol avec ma lampe de poche inefficace.

Je ne pouvais voir qu'à quelques pieds de distance, ce qui ne me rassurait pas beaucoup.

Et si on m'avait vraiment soufflé dans le cou, peut-être que la responsable s'était rapidement cachée dans le fond du salon ?

Je n'avais aucune envie de descendre les escaliers et d'aller voir, mais cette peur qui m'habitait commençait à m'irriter et j'ai lancé :

— Hé, ce n'est pas drôle les filles !

Pas de réponse.

Je me suis répété que c'était sûrement un courant d'air juste un peu bizarre.

Je me suis retournée pour continuer à monter, à moitié rassurée par ma supposition, lorsque je suis tombée face à face avec la vision la plus épouvantable que j'avais vue jusque-là.

Élise était là.

Elle me regardait, les yeux fixes et injectés de sang. Une partie de sa mâchoire était complètement absente, des tendons ensanglantés ballottaient dans le vide, entraînant sa langue.

Son torse brisé et contorsionné était ensanglanté aussi.

Elle était horrible, encore plus horrible que la fois où je l'avais vue dans le miroir de la salle de bain.

Je regardais la scène avec horreur. J'essayais de me convaincre que ce n'était que mon imagination, que j'étais peut-être dans un rêve, que c'était

juste une hallucination... mais ces pensées logiques et raisonnables se mêlaient à de la panique et à de la terreur.

À tout moment, j'aurais pu m'évanouir, mais la simple pensée que je puisse tomber et dévaler les escaliers me gardait lucide. Je m'agrippais fermement à la rampe, incapable de bouger.

Ce monstre me bloquait la porte; comment pouvais-je sortir ?

Qu'est-ce que je faisais là ?

Oh, je veux que ces hallucinations arrêtent ! Pourquoi pourquoi pourquoi ?

Ce n'est pas vrai ! Ferme les yeux et elle va partir...

J'ai fermé les yeux, crispée, jusqu'à ce que ça fasse mal.

Ma respiration était difficile.

Après avoir récité en panique la phrase « Elle va partir... elle va partir... » au moins dix fois, il a fallu que j'arrête pour reprendre mon souffle.

J'étais sur le bord de l'hyperventilation, lorsque j'ai encore senti un souffle métallique et du sang qui coulait sur ma figure, ce qui m'a fait défaillir et débouler les escaliers à la renverse.

Tout s'est passé au ralenti.

Je pouvais entendre les cognements de mon coeur si fort dans mes oreilles que ça me rendait malade.

Puis, tout était fini.

Je me suis retrouvée à la base de l'escalier, sur le dos, souffle coupé. La tête m'élançait horriblement et j'ai essayé de reprendre mon souffle, sur le bord de l'évanouissement. Soudainement, alors que tout ce qui me préoccupait à cet instant-là était les sensations désagréables ressenties par mon corps, j'ai entendu des bruits de pas rapides qui semblaient tourner autour de moi.

Instinctivement, je me suis retournée et me suis relevée sur mes coudes en ignorant mes douleurs physiques pour chercher des yeux ma lampe de poche.

Les yeux plissés et la tête dangereusement lourde, j'ai regardé autour de moi pour apercevoir une lumière qui roulait et roulait en cercle sur elle-même.

Ma lampe.

Elle continuait à pivoter sur elle-même, ayant sûrement été projetée par terre lors de ma chute. Elle tournait et tournait comme une toupie, me donnant le tournis, en plus des nausées et autres souffrances que je ressentais. Elle illuminait faiblement les quelques pattes de meubles ici et là; le sofa, une armoire, une chaise... des pieds...

En voyant les pieds, j'ai hurlé et hurlé de détresse.

La lumière revenait toujours en cercle pour les illuminer; ils étaient là, droit devant moi, puis ils se déplaçaient brusquement et semblaient se sauver pour ensuite revenir plus près, encore plus près.

C'était des pieds ensanglantés, monstrueux, cadavériques.

Je n'en pouvais plus.

Je me suis enfin évanouie.

Ma dernière pensée étant que, cette fois, le monstre m'avait tuée.



— Annabelle !! Est-ce que ça va ?

— Hhhh...

Des bribes incohérentes de conversations parvenaient jusqu'à moi. Peu à peu, je me suis mise à penser plus clairement et j'ai pris conscience de ce qui s'était passé, bien que tout restait flou dans mon esprit.

J'ai ouvert les yeux pour voir Setsuko, Christine et ma mère en train de me fixer, l'air inquiet.

— Nous t'avons entendue crier et dévaler l'escalier, puis crier de nouveau, a dit ma mère avec une touche d'incertitude dans sa voix. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je... heu... je suis juste tombée... aïe...

J'essayais de me relever, mais la tête me faisait très mal. J'avais les membres engourdis et un genou douloureux. Mon dos me faisait atrocement souffrir, aussi.

Enfin, j'ai réussi à me remettre debout avec l'aide de Setsuko qui me supportait d'un côté. Elle m'observait sans dire un mot, visiblement troublée et pensive. Elle savait sûrement que ce n'était pas juste une chute...

— Devrait-on t'amener à l'hôpital ? a repris ma mère. Je crois que tu t'es quand même durement cogné la tête...

— Non, ça va... j'ai juste besoin de m'étendre un peu... je suis moins sonnée que j'en ai l'air. J'ai juste mal partout, c'est tout.

— Es-tu sûre que tu as juste fait une chute ?

— Oui, oui, il faisait noir à cause de la panne... j'ai vu des choses que...

— Quelle panne ?

— Ben, la panne d'électricité !

Les filles se sont regardées, perplexes.

Bon, il semble que j'avais halluciné ça aussi !

Ma mère a continué de parler, mais je ne l'écoutais plus vraiment.

Le visage sanguinolent d'Élise me revenait toujours en tête, et je scrutais le sous-sol des yeux pour voir si elle était toujours là. Elle s'était peut-être cachée ? Elle pouvait peut-être revenir ?

Après un moment, j'ai scruté la porte en haut de l'escalier, comme si je m'attendais à ce que l'esprit revienne me hanter à cet endroit-là, précisément. Setsuko a aussi regardé la porte, confuse et ne sachant pas ce que je voyais.

Oh... je vois des yeux rouges, une peau blanche et cadavérique... des ongles longs et ensanglantés... tant de sang... oh...

Toujours un peu traumatisée et suivant les instructions de ma mère, je me suis couchée « en faisant attention à mes pas ». Même pas quelques secondes après m'être enveloppée dans ma couverture, je l'entendais déjà remonter, sûrement pour appeler un docteur ou je-ne-sais-qui.

Christine et Setsuko, elles, se sont couchées après s'être assurées que j'allais bien. Elles gisaient maintenant à mes pieds dans leurs sacs de couchage. Je pouvais entendre Christine ronfler, mais Setsuko demeurait silencieuse.

Pensait-elle à moi ? Était-ce pour cela qu'elle ne dormait pas encore ?

Je n'ai pas osé lui demander. De toute façon, j'étais trop fatiguée, l'épisode terrifiant qui avait eu lieu quelques instants auparavant m'avait complètement épuisée.

J'ai sombré dans un sommeil sans rêves.

Trop souvent, je me réveillais la nuit, les yeux grands ouverts et paralysée par la frayeur d'apercevoir mon amie Élise, défigurée et au bout de son sang. Je ne voulais pas la revoir ainsi, garder cette image d'elle dans ma tête... il fallait que ça s'efface. Pour toujours.

Mais toute seule, je n'y arrivais pas.

Il fallait que je règle ce problème une fois pour toutes. Il fallait que j'essaye quelque chose... mais quoi ?

Une chaise vide... vraiment vide ?

C'était la fin de l'année scolaire.

Nous étions dans un cours de français bien ordinaire, la révision déjà terminée pour les examens, et c'était quelque temps après l'incident dans le sous-sol. Je me portais bien et je n'avais pas eu de séquelles physiques à part quelques bleus, mais lorsque l'on examinait les séquelles mentales... disons que je n'écoutais plus vraiment personne. En d'autres mots, j'étais complètement légume, pensant toujours à ce que je pourrais faire pour remédier à la situation.

D'une voix monocorde, comme toujours, mon professeur abrutissait les élèves avec ses travaux inintéressants. Il nous donnait les instructions liées à notre dernière production écrite. La plupart des élèves étaient couchés sur leur bureau, les yeux semi-ouverts et la bouche pendante. Quelques-uns bavaient presque sur leur chandail.

J'ai balayé la classe du regard, complètement ennuyée.

Phillip dormait sur son pupitre. Il ne faisait même pas semblant d'écouter. Aucun respect. Il dormait carrément dans la face de l'enseignant. *Quel con.*

À ma droite, il y avait une place inoccupée.

J'ai éprouvé un serrement de cœur en pensant que c'était l'ancienne place d'Élise. Bon sang, pourquoi n'avait-on pas encore attribué cette place-là à quelqu'un ? C'était tellement morbide...

Mon amie Christine, elle, était toute joyeuse dans le fond de la classe. Elle se mettait du liquide correcteur sur les ongles en guise de vernis. J'ai attiré son attention en lui lançant un regard désapprouvateur. Pour toute réponse, elle m'a envoyé un baiser soufflé avant de retourner à sa besogne. Meh. Très drôle, miss « peace and love ».

Je me suis ensuite retournée pour voir ce que faisait Setsuko, derrière moi. Elle était en train de jouer avec ses cheveux et de mâcher bruyamment son chewing-gum. Elle observait intensément une mouche qui se promenait sur le bout de son cahier. D'un geste, j'ai chassé la mouche, ce qui a fait sursauter Sets. Nous avons pouffé de rire, et le professeur nous a réprimandées :

— Est-ce qu'il y a quelque chose que vous voudriez partager avec la classe, madame Turcotte ? Parce que sinon, je vous conseille fortement de vous retourner pour me faire face.

— Oui monsieur.

Je me suis retournée pour le regarder, faisant mine de l'écouter. Il a repris son discours sur le texte argumentatif comme si de rien n'était, et je me suis

remise à rêver tandis que Setsuko essayait en vain de m'envoyer des petites boulettes de papier sur la tête.

Je me suis dit : à quoi bon rester ici à entendre parler d'un sujet qu'on a abordé des centaines de fois auparavant pendant que tout le monde s'ennuie et qu'on pourrait faire quelque chose de bien plus excitant ? Mon frère, lui, ne s'était pas privé : il avait séché son cours de français le matin et séchait sûrement son cours de mathématiques à l'heure qu'il était.

Je ne savais pas ce qu'il vivait vraiment, mais tout ce que je savais, c'est que ses notes en avaient pris un coup, et qu'il aurait sûrement une autre retenue ce soir. Comme si ça allait l'aider...

Quand nos parents en parlaient, ça tournait toujours en dispute. Rien ne semblait convaincre mon frère de retourner à des bonnes habitudes. Tout ce qu'il nous répondait, c'est « laissez-moi tranquille ». J'hésitais à lui parler, non seulement de son attitude, mais aussi de sa marijuana. Je savais que haine et renfrognement seraient ses seules réponses.

Mais bon, je n'allais pas m'en faire avec ça. Il fallait plutôt que j'esquive les boulettes de papier tout en essayant d'écouter le professeur.

À un moment donné, j'ai changé l'angle de mon corps pour mieux pouvoir me protéger. J'étais maintenant sur le côté de ma chaise, les mains appuyées sur le dossier.

Setsuko, voyant que je ne lâchais pas, a fini par arrêter. Elle semblait maintenant essayer de comprendre ce que M. Latulipe expliquait, mais son attention a faibli et elle a fini par s'endormir aussi. Pff, espèce de faible.

J'ai finalement détaché mon regard de Setsuko, qui souriait vaguement, pour regarder le tableau. C'est alors que j'ai perçu un mouvement du coin de l'œil droit. J'ai retourné ma tête, et j'ai agrandi les yeux avec stupeur.

Élise était là.

Elle était assise.

Là.

Tous les élèves de la classe, sauf moi, étaient apparemment inconscients de sa présence.

Je ne pouvais en croire mes yeux.

Je les ai fermés rapidement, puis rouverts.

Elle était toujours là, mais cette fois-ci, elle me regardait avec un semblant de sourire, et son visage déformé le transformait plutôt en rictus. Mon corps était crispé, je sentais ma main serrer dangereusement le dossier de ma chaise.

Paniquée, j'ai refermé les yeux pour les rouvrir encore, à deux centimètres du visage de la morte.

BOUM !

— AHHHHHH !

— Mais qu'est-ce que ?

Tout le monde a éclaté de rire en me voyant sur le dos, le dossier de la chaise à la main.

— Mademoiselle Turcotte ! Pouvez-vous bien me dire ce qui s'est passé avec cette chaise-là ? Non, mais relevez-vous !

— O-Oui monsieur...

Je me suis relevée, maladroite. J'avais complètement arraché le dossier sous la force de la terreur. Élise n'était plus là, son apparition fantomatique s'était dissipée dans le fracas de ma chute.

On continuait à rire, certains à cause de l'accident, d'autres parce qu'ils se moquaient des élèves ayant fait le saut à cause du bruit. Malgré tout, mon enseignant ne semblait nullement impressionné, et il a tonné :

— Eh bien si c'est comme ça, briser le matériel de l'école et déranger la classe, je crois qu'une bonne visite au local d'encadrement te ferait du bien !

— Oui, monsieur.

— Et ne pense pas à t'enfuir pour sécher les cours comme ton frère !

— Je- Oui, monsieur.

Je suis rapidement sortie de la classe en faisant semblant de me diriger vers le local d'encadrement. Quand le prof n'a plus été en mesure de me voir, j'ai changé de direction.

Vite, il fallait trouver un des téléphones publics de l'école.

— Espèce de bougre méchant, j'ai dit tout en fouillant mon portefeuille pour de la monnaie. Mentionner mon frère comme ça... ah, et pourquoi je n'ai pas apporté mon cellulaire ? Merde !

J'ai enfin déniché quelques sous dans le fond de ma bourse défraîchie. J'avais besoin de soulager mon angoisse en parlant à quelqu'un, n'importe qui. Précipitamment, je les ai utilisés pour appeler chez moi.

Bip ! Pas de réponse.

Biip ! Toujours pas de réponse.

Biiiiiiip ! Coudonc. On aurait dit que les dernières sonneries devenaient de plus en plus longues.

Je commençais à perdre patience quand un « Allô ? » retentissant a finalement interrompu le quatrième et interminable tintement.

— Qui est à l'appareil ?

— Euh... ?

— William, c'est toi ? Je savais que tu séchais tes cours !

— Annabelle ? Qu'est-ce que tu fais en train de m'appeler, là ?

— Je voulais juste te parler, il s'est passé quelque chose de vraiment stressant à l'école. J'ai même été envoyée au local d'encadrement !

— Quoi ? Hahahaha ! C'est cool ça, ma sœur une petite délinquante ! Non, mais. Désolé, mais ça ne m'intéresse pas, hahahaha.

— Qu... Quoi ? Hein ? Es-tu *high* ?

— Non.

— ...

— Bah, en fait, oui. Hahahaha.

— William !

— Quooooi ?

— Ben là ! Tu te sauves de l'école pour aller dans ta chambre fumer du pot, tu ne penses pas que j'ai le droit d'être un peu scandalisée ?

— Bah, tu le savais déjà.

— ...non.

— Hey, niaise-moi pas, je t'ai vue me regarder croche, en plus tu n'es vraiment pas bonne pour fouiller dans les affaires des autres, tout était à l'envers !

— Bon, ok, je le savais peut-être un peu. Mais c'est qui qui t'a donné ça ?

— Ce n'est pas de tes affaires.

— William, fais un effort, je veux juste savoir ce qui se passe.

— Ah, parce que maintenant tu t'intéresses à moi ? C'est nouveau, toi qui te préoccupes toujours de tes problèmes et jamais des miens.

— C'est pas vrai, ça ! Tu sais que je m'inquiète pour toi !

— Et pourtant c'est pas pour ça que tu m'as appelé.

— C'est pas grave, ça. Écoute, maintenant qu'on en parle...

— C'est ça, c'est ça. « Maintenant qu'on en parle » ! Va donc chier !

Et c'est comme ça qu'il m'a raccroché au nez.

En proie à une grande colère, à mon tour, j'ai raccroché violemment le combiné tout en vociférant des jurons.

Puis, décidée, je me suis dit que je pouvais peut-être retenter ma chance et appeler une deuxième fois, alors j'ai rouvert mon portefeuille pour apercevoir un morceau de carton rabougri.

Intriguée, je l'ai délicatement saisi avec deux doigts pour le lire.

C'était la carte professionnelle de la diseuse de bonne aventure.

— La voyante. Madame Manette !

Je me suis dit que je n'avais rien à perdre et que, de toute façon, c'était mieux que de m'emmerder dans le local d'encadrement à faire de la copie. J'ai donc composé son numéro avec un certain amusement.

J'ai laissé mon regard traîner, un peu blasée, sur une pathétique affiche de couleur vive. Elle promouvait la candidature d'un élève au conseil de l'école.

Je croyais que Manette me ferait attendre, comme mon frère, mais elle m'a fait sursauter en répondant dès la première sonnerie.

— Bonjour, ici Manette la voyante, à votre service.

— Bonjour Manette ? C'est Annabelle. Vous savez la jeune fille que vous avez rencontrée au carnaval ?

— Ah oui, je me rappelle de vous. Vous êtes celle qui est en deuil.

— Je- wow, vous êtes vraiment bonne de vous rappeler de moi !

— Je ne me suis pas souvenue de vous. Je savais que c'était vous. De toute façon, vous ne m'aviez même pas dit votre nom au carnaval, j'ai deviné que c'était vous, tout simplement.

Perplexe, je me suis mise à réfléchir à ma dernière rencontre avec elle. En effet, je ne lui avais pas précisé mon nom.

— Qu... ?

— Est-ce que vous croyez à mes pouvoirs, maintenant ?

— Je... je ne sais pas.

— Ah ! Sacrée Annabelle, toujours aussi sceptique, même avec ce que vous voyez de vos propres yeux...

— Vous savez ? Vous savez ce qui se passe ?

— Je sais tout.

Hébétée, j'ai fait le poisson pendant quelque temps. Fermer la bouche. Ouvrir la bouche. La refermer. L'ouvrir de nouveau. Sans bredouiller le moindre mot.

J'étais estomaquée, totalement prise au dépourvu par la tournure de la situation.

Et dire que je pensais pouvoir me marrer.

Maintenant je pouvais peut-être trouver la solution à mon problème ?

J'ai repris :

— Madame Manette, j'aimerais bien vous rencontrer pour discuter de mes ennuis avec Élise.

— Pas de problème. Vous pouvez même me voir maintenant.

— Maintenant ? Mais je suis à l'école...

— Allons, Annabelle, ne joue pas à ça avec moi. Je sais que tu n'es pas là où tu es supposée être.

— ... euh bon, je m'en viens. C'est quoi l'adresse ?

Manette m'a rapidement mentionné l'adresse et le numéro de chambre d'un motel. J'ai noté les informations à l'endos de la carte professionnelle, puis elle a clos l'appel d'un ton énigmatique :

— J'attends ta visite avec impatience, Annabelle.

Elle a raccroché, me laissant complètement ahurie.

Alors j'ai décidé de sortir de l'école et de prendre un taxi avec le peu d'argent qui me restait. Vite, il fallait me rendre à cette adresse écrite sur la carte et espérer un miracle...

Madame Manette

Je suis débarquée du taxi dans un coin plutôt pauvre de la ville, devant un motel à l'allure terne. Le temps gris et venteux ne rendait pas l'endroit très joyeux, et le bâtiment en soi semblait peu fréquenté, voire abandonné. Je me suis avancée vers l'une des portes défraîchies, la numéro sept, et j'ai cogné.

— Te voilà, bien. Entre ! Entre !

Manette m'avait visiblement attendue et paraissait empressée.

J'ai lentement ouvert la porte, hésitante.

Néanmoins, lorsque je l'ai vue, ses yeux pétillaient d'excitation, et mes doutes se sont dissipés. Sans maquillage, son visage laissait transparaître une aura bienveillante et accueillante, plutôt qu'ésotérique et impénétrable. Elle portait une robe haïtienne et quelques bracelets, mais avait omis les extravagances comme le turban et les bagues en toc. Je me suis dit que c'était probablement son attirail de la vie quotidienne.

Elle a pris ma main et m'a entraînée à l'intérieur. Bien que le mobilier de la chambre était usé et dépassé, la pièce baignait dans une chaude lumière jaune. Ce motel devait exister depuis un bon bout de temps, puisqu'il transpirait le décor rétrograde des années 1970-80. Cela lui conférait un aspect presque comique.

Les murs arboraient des tapisseries aux motifs géométriques de couleur criarde et je pouvais même distinguer, un peu plus loin, une chaise recouverte de vinyle crème. Je me suis alors demandé si je n'avais pas manqué quelque chose en entrant dans l'établissement, quelque chose qui aurait indiqué une thématique « vintage ». Je ne pouvais même pas me rappeler le nom du motel, tellement j'avais la tête ailleurs...

Près du lit aux couvertures décousues reposaient les multiples bagages de la voyante : certains de couleur sombre, d'autres en osier, d'autres encore faits de peaux non identifiées, tous de formes étranges et arborant des décorations exotiques. Ils n'avaient en rien l'air de valises ordinaires et je mourais d'envie d'en voir le contenu. Par contre, j'ai préféré ne pas passer de remarque et ignorer l'odeur d'épice étrange qui en émanait.

Sans plus tarder, Manette a pris ma main entre les siennes et m'a dit, en me regardant dans le blanc des yeux :

— Écoute-moi bien, parce qu'il faut faire vite. Il y a deux nuits, ton amie est venue me voir en rêve, alors j'ai su qu'il fallait me préparer pour une séance. C'est pourquoi je me suis loué cette chambre. Nous allons faire un rituel qui te permettra d'entrer directement en contact avec elle.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez dire, que je n'avais pas d'hallucinations ? L'esprit de mon amie est-il vraiment revenu pour me hanter ?

— Non, non ! Tu vas voir, elle n'est pas là pour te hanter...

J'étais incrédule. Je ne savais plus quoi dire ni penser, c'en était trop. J'ai alors chuchoté, presque en panique :

— Mais comment pouvons-nous être sûres qu'elle ne me veuille pas de mal avec tout ce qui s'est passé ? Peut-être que ce n'est pas elle, peut-être que c'est un esprit malveillant ! Ou peut-être que vous voulez juste me faire gober des sottises pour de l'argent ! Comment pouvez-vous faire ça à une jeune fille possiblement en... en détresse psychologique ! Ce... heu... ce n'est pas gentil, de jouer comme ça avec des gens mentalement instables !

Manette a éclaté de rire, puis elle a insisté, soudainement sérieuse et grave :

— Annabelle, écoute-moi. Tu sais que j'ai des pouvoirs, j'ai deviné plein de choses que tu ne m'as jamais dites. De plus, je ne te demande pas d'argent. Tu peux me faire confiance. Veux-tu continuer et commencer le rituel, oui ou non ?

Ah, cette fameuse question. Cette phrase qui résonnait de façon si irritable dans mes oreilles après la visite chez la psychologue, cette phrase qui me laissait confuse et en colère.

Oui ou non.

Honnêtement, j'étais bouleversée et un peu perplexe. Je ne croyais pas au vaudou, à la clairvoyance, aux cartes de tarot... Mais peu importait. Cette femme semblait clairement avoir des aptitudes exceptionnelles... dans les sciences occultes ou dans la science d'acquérir des informations et de flouer les gens.

Si je retournais chez moi, tout cela aurait été inutile.

De toute façon, je n'avais rien à perdre.

Et puis, avec les prix des taxis de nos jours, il fallait s'entendre que retourner bredouille chez moi aurait été *vraiment* frustrant...

Après réflexion, j'ai déclaré, encore un peu incertaine :

— Bon, d'accord. Décrivez-moi ce rituel. Oh et j'espère qu'il n'y a rien qui ressemble à « sacrifier un animal et boire son sang » ou « danser tout nu à la pleine lune »...

— Ah ! Ne t'inquiète pas pour ça. Il y a deux étapes : s'occuper de l'eau spirituelle, et ensuite... eh bien, le bain. La première étape est déjà terminée : à minuit la nuit dernière, j'ai placé une bouteille d'eau de source sur la tombe de ton amie.

— Hein ? La tombe d'Élise ? Comment l'avez-vous trouvée ?

— Chut ! Ce n'est pas important ! Je suis pleine de ressources, tu sauras ! Bon, je reprends. Juste avant le lever du soleil de ce matin, j'ai enlevé la

bouteille d'eau et je l'ai remplacée par un flasque de rhum et trois pièces de monnaie. Cela devrait suffire à établir le lien. Il faut utiliser cette eau avant que la journée ne finisse, alors nous allons entamer le rituel de purification tout de suite pour te mettre hors de danger.

— Hors de danger de quoi ?

— En ouvrant une porte vers l'autre monde, il faut s'assurer que des entités indésirables de l'autre côté ne franchissent pas le seuil pour venir à notre rencontre. Ce rituel est protocolaire : je le fais avant chaque séance de spiritisme.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— J'ai fait brûler de l'encens. Mets ta main gauche dans la fumée qui s'en échappe. Ensuite, ne touche rien avec ta main jusqu'à ce que je te dise que c'est correct de le faire.

Elle m'a fait approcher de la table basse où était posé le bâtonnet d'encens sur son socle, devant la télévision. J'ai suivi ses instructions, en faisant attention de ne pas inspirer trop de cette fumée de myrrhe. Je ne voulais pas m'étourdir. Puis elle a mis sa main sur mon dos et m'a fait signe d'avancer vers la salle de bain. Là, elle a activé l'interrupteur de la lumière.

— Attends ici, je vais aller chercher les chandelles.

Elle est sortie. Précipitamment.

Je me suis assise sur la lunette abaissée du siège de la toilette, recouverte d'un tapis fuchsia franchement laid. Elle est revenue avec un paquet de chandelles mauves et une unique chandelle orange.

— Euh... ?

— La chandelle orange est utilisée dans les cas de rêves prophétiques.

— Alors, ça va faire en sorte qu'Élise viendra nous voir, comme elle a fait dans votre rêve ?

— On pourrait dire ça, oui.

— Et les chandelles mauves ? Qu'est-ce que le mauve signifie ?

— Rien. C'est juste pour nous éclairer.

J'ai haussé les sourcils et elle a éclaté de rire.

— C'est pour le pouvoir. Ça renforcera la puissance du rituel. Oh ! C'est vrai ! Il faut que la porte soit fermée.

Elle a fermé la porte. Puis, la lumière. Nous nous sommes retrouvées dans le noir total.

— Il ne faudrait pas allumer les chandelles *avant* ?

— Non. Ne t'en fais pas, je sais ce que je fais. Il y a des socles pour les chandelles autour du bain, alors aucune chance qu'un accident n'arrive. Si jamais il advenait que le feu prenne quelque part, j'ai déposé un carton de bicarbonate de soude sur le tapis de bain.

Je me suis mise à quatre pattes par terre et j'ai tâtonné, entre les poils

rugueux du tapis avec ma main droite, un peu dégoutée. Finalement, mes doigts se sont refermés sur un petit contenant rigide, mais poudreux. Je l'ai relâché, rassurée. C'est là que le rugissement de l'eau s'échappant du robinet du bain m'a fait sursauter.

— Attendons un peu. Après quelques minutes, je vais te demander de mettre ta main gauche sur le bord du bain pour voir s'il est rempli. Tu me diras quand arrêter, d'accord ?

— D'accord.

Après quelques minutes, elle a chuchoté :

« Vas-y ! »

Lentement, j'ai glissé ma main sur le rebord lisse et froid de la baignoire. Un moment de plus, et j'ai senti l'extrémité de mon majeur se mouiller.

— Arrête !

Le rugissement a cessé.

Paranoïaque, j'ai retiré ma main de l'eau comme si elle avait été sur le point d'être prise dans une trappe à souris. Le craquement d'une allumette a succédé au giclement des gouttelettes d'eau, et le visage de Manette, ayant repris de son aura mystique, s'est illuminé.

Sans sourire, sans même cligner des yeux, elle a entrepris d'allumer les bougies mauves et de les apposer, une à une, sur les socles disposés un peu partout sur les rebords du bain.

Alors, elle m'a fait signe d'ouvrir la main gauche et a ensuite laissé tomber la chandelle orange dans ma paume. Puis, elle a éteint l'allumette et elle est disparue.

— Manette... ?

Perplexe, je l'ai entendue ouvrir une armoire et, peu de temps après, ouvrir un sac.

J'ai choisi d'attendre patiemment qu'elle revienne.

Après un moment, je me suis dit que je commençais à avoir la chair de poule, assise par terre comme ça. Pas qu'il faisait froid, non. Si seulement ça n'avait été que ça...

J'ai fixé les ondulations de l'eau du bain. Le bruit des éclaboussures, brisant le silence, me rendait très mal à l'aise. L'eau n'est pas supposée bouger comme ça toute seule, non ?

Puis, Manette est réapparue dans mon champ de vision, avec un minuscule couteau.

J'ai eu un petit mouvement de recul, mais elle s'est hâtée de m'expliquer :

— Il faut que tu inscribes son nom sur la chandelle.

— Ah... Fiou.

— Donne-moi la chandelle. Je la tiendrai pendant que tu écris.

— ...avec la main gauche, je présume ?

— Ha, ha ! Oui.

Des morceaux de cire pelaient et tombaient par terre alors que je sabrais la chandelle. Les lettres formées étaient croches, enfantines, puisque j'étais naturellement droitnière. Sous la lumière diffuse, Manette a roulé le bâton orange, faisant miroiter la gravure pour mieux voir. Elle tenait une main sur son cœur. Elle semblait tendue. Alors je lui ai demandé :

— Ça va ?

— Oui, oui, ce ne sont que des brûlures d'estomac, je pense...

— Euh... ah ok.

— Bon. Je vais allumer la chandelle et la mettre dans son socle. Ensuite, je te donnerai la bouteille et tu verseras l'eau spirituelle avec ta m...

— La main gauche, je sais.

— Bon.

J'ai vidé l'outre dans l'eau.

Manette m'a fait reculer et elle a fermé les paupières.

J'allais lui demander ce qu'elle allait faire quand elle a commencé à chanter des hymnes en créole.

J'aurais voulu lui poser des questions, mais je ne voulais pas briser sa concentration.

C'est là qu'une légère vague dans l'eau du bain a attiré mon regard.

Un peu paniquée, j'ai tiré sur la manche de la robe de Manette, qui levait les bras dans les airs de façon dramatique, un peu comme un prêtre l'aurait fait pendant une messe.

— Madame Manette ! Manette !

Ignorant mes supplications, elle a entonné son chant répétitif encore plus fort. Je l'ai regardée, abasourdie. Elle se balançait sur ses hanches, à genoux à mes côtés, et suait à grosses gouttes, en transe.

J'ai retourné ma tête vers le bain et...

Son bras pâle et contorsionné sortait de l'eau. Ses longs ongles s'égouttaient lentement, à la fois sur son avant-bras et dans le bain, car ses doigts étaient crispés vers l'intérieur de sa paume. Lentement, ses phalanges, puis ses phalanges se sont dépliées, et elle a commencé à tendre le bras vers moi.

Je voulais hurler, mais aucun son ne pouvait franchir ma gorge.

— Manette... j'ai pleuré, étranglée. Manette...

J'ai tiré très faiblement sur son vêtement.

Je ne pouvais pas détacher mes yeux de la scène.

Finalement, sa main s'est posée... non pas sur moi, mais sur le rebord du bain près de moi.

Je me suis tournée vers Manette. Ses yeux étaient toujours fermés et elle continuait à psalmodier. Son bercement était devenu frénétique, et elle hochait

la tête de gauche à droite. Elle a émis un cri surpris et a porté sa main sur son cœur avant de choir mollement sur le sol.

— Manette ! ! Manette ! ! Oh mon Di... !

Un pénible râle de noyée m'a arrêtée.

Refusant de regarder, je me suis concentrée : j'essayais de réveiller la voyante en lui secouant les épaules.

— Manette ! Est-ce que vous m'entendez ? Manette ! À L'AIDE !

J'ai continué à la secouer, mais tout ce que je réussissais à faire, c'était de faire balloter sa tête de gauche à droite, comme si elle avait été une poupée inanimée.

Visiblement, elle n'était pas en état de me porter secours.

Gémissante, je me suis enroulée en position fœtale, appuyée sur cette femme corpulente.

J'ai fermé les yeux, les bras autour du cou de Manette, comme une enfant, quand j'ai entendu :

— *An-n-ab-belle...*

— Nooon...

— *Anna-belle.*

— Nooon ! j'ai encore couiné.

— *Annabelle !*

J'ai finalement ouvert mes yeux et jeté un regard en biais. J'ai constaté avec étonnement qu'Élise était... normale. Et nue.

— *Pas... beaucoup... temps.*

En effet, les chandelles mauves fondaient à une vitesse affolante, comme pour me rappeler que l'enchantement était éphémère.

— *Wil... William. Dois...sauver... William. Maison.*

Sur ce, elle m'a lancé un regard implorant sous ses longues mèches de cheveux blonds dégoulinantes.

Puis, lorsque les chandelles mauves ont pratiquement été réduites à une simple mèche autour de laquelle s'enroulaient de petites flammes tremblotantes, Élise a commencé à hurler. Mais pas d'une manière ordinaire, pas comme vous et moi : elle hurlait *dans ma tête*. En réalité, aucun son ne sortait de sa bouche. Seulement, cette dernière s'agrandissait de plus en plus, jusqu'à devenir un néant de noirceur occupant les deux tiers de sa tête.

Je tentais de poser mes mains sur mes oreilles pour bloquer le son, mais mes efforts étaient vains.

Juste quand j'ai cru que je n'en pouvais plus, elle a brusquement basculé vers l'arrière, s'enfonçant dans les vagues écumantes du bain qui éteignirent les chandelles en les avalant toutes rondes.

De retour dans l'obscurité, je me suis souvenue de Manette.

Rapidement, la peur a été remplacée par un sentiment d'urgence et de

panique.

J'ai vérifié son pouls. Pour me rendre compte que le cœur de Madame Manette ne battait plus.

Je me suis relevée prestement.

J'ai dérapé un peu sur les nappes d'eau qui s'étaient formées par terre.

Puis, d'un seul coup d'épaule, j'ai ouvert la porte de la salle de bain.

Je me suis jetée sur le téléphone.

Et j'ai composé le 911.

C'est à peine si j'ai attendu que la préposée ne réponde. J'ai débité l'adresse en hurlant : « Elle a fait une crise cardiaque ! Dépêchez-vous ! ».

Puis, j'ai raccroché.

Affolée, je suis retournée vers Manette et j'ai commencé à lui administrer la respiration artificielle et à pratiquer des compressions thoraciques.

— Un ! Deux ! Trois ! Quatre !...

Léger coup de tête de ma part pour écarter une mèche de cheveux. Mes gestes étaient fébriles.

— ...vingt-neuf ! Un !

Encore un soubresaut inefficace pour dégager mon visage. *Maudit !*

Je me suis penchée sans plus tarder pour lui administrer une première insufflation, puis une deuxième, en prenant soin de pincer ses narines avec mes doigts moites. Puis, j'ai posé ceux-ci sur son ventre pour vérifier s'il se soulevait sous le coup d'une respiration, mais rien ne s'est produit.

J'ai repris les compressions, tout en criant :

— Faites qu'elle respire ! Faites qu'elle respire, argh ! Deux !

Autres insufflations.

Autres échecs.

Tout en comptant les poussées d'une voix de plus en plus désespérée et en omettant des syllabes, je priais dans ma tête pour qu'il ne soit pas trop tard...

Les lettres

— Ella a mangé trop de hamburgers !

J'ai senti mon sang se figer dans mes veines. Puis, lorsque je me suis retournée vers les deux adolescents qui regardaient nonchalamment Manette se faire porter sur un brancard vers une ambulance, j'ai senti mon sang couler de nouveau. Et il était devenu chaud. *Très* chaud.

— Ouch ! Espèce de folle ! Enlève-la de'su moé, *man* !

Je m'étais jetée sur le grand idiot, lui prodiguant de nombreuses claques un peu partout sur le visage et le torse. Brusquement, j'ai ressenti une poigne ferme sur mon épaule. J'ai été tirée par l'arrière.

— WÔ ! C'est assez, la bagarre !

Un des pompiers, qui faisait partie des premiers répondants, est venu nous séparer. À l'adresse des garçons, il a dit :

— Il n'y a rien à voir, ici ! Allez-vous-en, au lieu de zyeuter et de dire des niaiseries !

Les deux abrutis, constatant la carrure imposante de l'homme, ont détalé. Je me suis massé l'épaule et j'ai soupiré, soudainement très fatiguée :

— Bon. Je crois que je vais rentrer chez moi, maintenant...

Le pompier a acquiescé. Après avoir noté ma déposition, il est parti. J'ai dépensé le restant des économies que j'avais sur moi pour prendre l'autobus de ville, et quand je suis arrivée chez moi, la soirée était déjà bien avancée.

Sans prendre la peine d'enlever mes chaussures boueuses, je me suis dirigée vers le réfrigérateur. Sur la porte, mes parents avaient écrit avec des lettres aimantées :

PARTIS CHEZ LOUISE

POULET ICI

Pendant quelques secondes, je suis restée là, bouche bée.

Puis, j'ai éclaté d'un petit rire triste et j'ai sorti mon repas. Je ne m'étais même pas souvenue que mes parents m'avaient déjà annoncé leur absence, le matin même. J'étais vraiment bête. Et il faut croire qu'ils l'avaient prévu en me préparant un bon repas.

— WILLIAM ! Est-ce que tu veux du poulet ? WILLIAM !

Exaspérée par son silence, je me suis rendue dans sa chambre.

J'ai ouvert la porte par petites poussées. Comiquement, j'imaginai que je serais accueillie par un nuage de fumée, comme dans les films des années soixante-dix. Malheureusement, je me suis retrouvée dans une chambre dépourvue de William. Pas même de brouillard de pot.

Une pile de notes reposait sur son oreiller. Piquée par la curiosité, j'ai pris celle sur le dessus de l'amoncellement et j'ai lu :

Tu n'es pas morte. Tu n'es pas morte. Tu. N'es. Pas. Morte.

Ce n'est pas vrai. C'est juste une sorte de cauchemar éveillé. Autour de moi, des personnages que j'ai inventés. Ils disent que tu n'existes plus. Que tu as souffert. Je ne veux pas les écouter.

Peut-être qu'ils sont là pour me faire peur. Peut-être que je vais me réveiller et me rendre compte que la vie est trop courte, qu'il faut que je te dise que je t'aime. Et là, que tu me gifles en plein visage ou que tu me permettes de t'embrasser, de t'étreindre, je serais le plus heureux des hommes. Parce que je saurais qu'ils étaient tous des MENTEURS.

Je peux sentir ton parfum. Du shampoing aux pommes vertes.

Tu sens si bon...

J'ai replié la lettre.

*What. The. **** ?*

Il fallait que j'aie une conversation sérieuse avec mon frère. J'avais peut-être déjà eu un léger doute au sujet de l'amour qu'il portait à Élise, mais ça... c'était complètement inattendu. Pourquoi avait-il mis ça à la vue de tout le monde ? Voulait-il que je lise ?

Avec appréhension, j'ai tendu la main vers la lettre qui se trouvait en dessous et je l'ai lue.

Le chien sale ! Il a osé ! Ça fait à peine quelques mois !

Je l'ai vu avec une autre fille. Ils se cachaient dans un coin et ils se murmuraient des mots à l'oreille, dans l'ombre.

Sandra, qu'elle s'appelle ? Ou Sabrina. Ou peut-être bien Karine. En tout cas, un nom de pitoune pour une fille facile. Avec trop de charcoal sur les yeux pis une petite voix nasillarde et fatigante, j'imagine bien. Elles sont toutes les mêmes. C'est pour ça que je ne lui en veux pas, à elle...mais à LUI !

Il y a un genre de party, ce soir. Je pense qu'il va être là. En tout cas, s'il s'affiche avec cette fille-là en public, ce n'est pas mêlant, je vais lui sauter dessus et lui casser les dents !

Qu'importe si une de ses dents se plante dans la main. Toi, tu as saigné plus que ça...

Il faut respecter ton honneur. Tu mérites au moins ça.

Un peu plus bas, quelque chose avait été griffonné à la hâte, comme si ça s'était passé après la première entrée :

La maudite ! Je le savais ! Je le savais ! C'est ELLE le problème ! J'avais la chance de le remettre à sa place, mais elle a tout bousillé. Elle bousille toujours tout !

Elle était là durant l'accident. Pourquoi elle n'a rien fait ? Hein ?

Pourquoi ?

Elle aurait dû lui dire de ralentir, que c'était dangereux. Ma belle Élise... tu as toujours eu le goût de la vitesse. Plus que tout, tu aimais galoper sur ton cheval, Kanelle, et sentir le vent dans tes cheveux. Je pouvais voir à quel point cela te rendait heureuse. Si j'avais su comment te dire que je t'aime... je t'aurais emmenée avec moi, dans la nuit, dès que j'aurais pu le faire, et on aurait ri ensemble. Et, à un moment donné, je serais mort à ta place.

Mais là, c'est impossible. Tu m'as été ENLEVÉE ! Parce qu'un gros cave t'a foncé dessus avec sa voiture !

Oh, j'ai tellement envie de frapper quelqu'un ! Juste de cogner, cogner, COGNER ET COGNER !

Sauf que je ne veux pas commettre d'erreur. Je ne veux pas ternir ton image en faisant des stupidités pour toi. Ce serait absurde. Tu étais tellement douce, tu étais la médiatrice dans les disputes, avec tes blagues et tes éclats de rire... chaque fois que je t'entendais rire, je sentais une bouffée de chaleur dans ma poitrine. C'était comme un baume apaisant. Qu'est-ce que je donnerais pour t'entendre encore une fois... !

Maintenant, tout ce que j'ai sur le cœur, c'est de la rage.

Une rage MEURTRIÈRE !

Un deuxième passage, sur la même lettre, indiquait :

Bon. Pour me calmer, je vais faire quelque chose. Je sens que je te dois une explication...

Juste avant que je fonce vers Phillip, Stéphane m'a retenu. Il a bien fait. Il savait que quelque chose se tramait, mais ne savait pas quoi. Je ne lui ai pas prêté attention depuis un bout de temps, tu vois.

Même un meilleur ami, ça ne peut pas consoler quand on a perdu l'amour de sa vie. Ce qu'il a fait par la suite m'a un peu sonné. Ça a fait en sorte qu'après, je n'ai pas confronté Phillip comme je l'avais prévu. Comme j'aurais dû. Enfin, je n'ai pas d'excuses de ce côté-là. J'aurais dû le frapper au tout début, ma sœur n'aurait pas pu intervenir. Je suis vraiment con !

Bref...

À ma grande surprise, il m'a sorti un sachet de marijuana et me l'a enfoncé dans ma poche de jean. Il a dit que ça allait m'aider à me détendre. Je pense que je vais essayer ça, maintenant... juste en fumer un peu pour me calmer les nerfs, tu vois. Après tout, je ne dors plus, je ne mange plus, je ne suis plus capable de rien faire sauf de broyer du noir. Je n'ai plus grand-chose à perdre.

Ainsi, c'était comme ça que William s'était procuré de la drogue.

Stéphane, son ami, voyant dans quel état il se trouvait, avait désiré « l'aider ».

Je me suis demandé s'il avait considéré l'éventualité qu'il fasse un *bad trip* et qu'il se...se... bien, fasse quelque chose de regrettable. D'après moi,

c'était une grosse erreur. Son geste était totalement irresponsable.

Je ne me sentais même pas coupable d'envisager l'option de le dénoncer.

Mais bon. Non seulement j'étais éreintée par ma journée, mais ces lettres commençaient à me donner un sérieux mal de tête. Il fallait *absolument* que je parle à William, car j'avais un très mauvais pressentiment.

Mon regard s'est arrêté sur la dernière lettre.

L'écriture, brouillonne, dégageait une aura sinistre. Je l'ai agrippée et je l'ai lue aussi rapidement que je le pouvais :

Je m'ennuie tellement de toi... c'en est insupportable.

Je ne peux pas vivre sans toi. Je n'en suis plus capable. Si seulement tu étais à mes côtés.

Je t'aurais tout donné. Je t'aurais dit des mots doux. J'aurais tout fait pour toi. Non...en fait...

Je ferais tout pour toi. Tout...

Même mourir.

C'est la dernière lettre que je t'adresse.

Qu'importe ce qui arrive, cette correspondance idiote ne me suffit plus. Elle n'a jamais contribué à soulager mes maux, seulement à les empirer... je croyais aussi qu'avec un peu de marijuana et d'alcool, je pourrais embrouiller mon esprit assez pour ne plus ressentir mon deuil. Mais, en fin de compte, je me sens tout aussi merdique, sinon plus.

Peut-être que nous serons bientôt réunis. S'il existe quelque chose comme le paradis, bien sûr. Mais j'en doute fort. Parce que s'il y a un paradis, il y a un dieu. Et s'il y a un dieu, il a décidé que tu mourrais au bout de ton sang, dans ce monstrueux accident. Et je ne veux pas croire ça. Je ne peux pas y croire.

La seule hypothèse qui reste, c'est que tu as... cessé d'exister. Mais, ça aussi, je refuse d'y croire. Je refuse de le considérer, je refuse même d'y penser, je refuse ! Le seul souffle de cette idée prenant vie est comme de l'acide pour moi, ça me brûle ! Ça me brûle ! Ça me ronge jusqu'aux os ! Je suis à l'agonie ! À l'agonie !

Ce suicide, ce serait pour me délivrer de mes souffrances. Je ne m'attends à rien d'autre. Je ne veux pas me faire de faux espoirs, car... que ferais-je si, en fin de compte, ils s'avéraient vraiment faux ? Qu'est-ce qui nous attend dans l'au-delà, Élise ? Si seulement tu pouvais me le dire... peut-être que je trouverais mon courage là où, encore, il reste le plus de toi.

Je t'aime tant. Et je t'aimerai toujours. Ma douce Élise...

Épouvantée, j'ai chiffonné la note, je l'ai balancée sur le lit, je l'ai reprise.

Où était-il allé ?

J'ai relu les derniers paragraphes. Qu'avait-il écrit ? « Où il reste le plus de toi » ?

Parlait-il de son corps ?

Est-ce que je devais aller au cimetière ?

J'ai descendu les escaliers en catastrophe et j'ai pris mon coupe-vent. Alors que je l'enfilais, je me suis souvenue du mot que m'avait râlé la vision d'Élise.

Maison.

Les Gendreau avaient quitté leur maison pour trouver un logis en Ontario. Mon frère était-il là-bas ?

Je n'avais pas le temps d'y réfléchir.

Péniblement, j'ai encore appelé un taxi. Mes mains tremblaient sur le combiné.

Puis, j'ai pigé de l'argent dans la trousse de secours de mes parents et j'ai déguerpi.

J'attendais debout dans les ténèbres. Mille et une inquiétudes me passaient par la tête.

Tout n'était qu'une question de temps, maintenant...

Une descente en enfer

Bon, après tout le chaos, il a fallu que j'interroge mon frère pour savoir tout ce qui s'était passé avant que j'aie pu le rejoindre. Je vais essayer de raconter en détail ce que j'ai compris, de la façon la plus détachée possible.

Donc, voici les faits :

Juste avant nos retrouvailles, William s'est arrêté devant la porte de la maison d'Élise, incertain de ce qu'il allait faire par la suite. Il était sous l'emprise de l'alcool. Il a tourné la tête, regardé le petit terrain de jeu près de la grange, puis le large terrain gazonné de la ferme.

Il a suivi du regard les chemins de terre sinueux et les clôtures de bois, se rappelant qu'Élise adorait l'équitation et profitait de ses moments libres pour se promener avec ses deux chevaux, Kanelle et Jack. Le vent a fait cliqueter un mobile au-dessus de sa tête - des cavaliers de métal se pourchassant parmi des tubes argentés - et il a interprété cela comme un signe. Sans trop savoir pourquoi, il a cogné à la porte, et il m'a dit qu'étrangement, il avait ressenti quelque chose comme de la joie.

Il espérait que quelqu'un lui réponde.

Personne n'a ouvert.

Au fur et à mesure que William attendait, il crispait les poings.

Finalement, excédé, il a poussé un cri de rage et a tenté de défoncer la porte avec son pied. Celui-ci est passé au travers de la porte, le blessant du même coup. Il a retiré sa jambe meurtrie et s'est penché pour insérer la main dans le trou et déverrouiller la porte. Sans porter attention à la douleur lancinante qui se propageait dans ses muscles, ni au suintement du sang qui tachait le sol, il est directement allé vers les escaliers pour monter au deuxième étage. Sur le coup, il ne s'est même pas aperçu que la maison était vide de tout mobilier.

Rendu à destination, il a voulu ouvrir la trappe menant au grenier... qui était aussi l'ancienne chambre d'Élise.

Elle n'était pas verrouillée, mais plutôt coincée et difficile à ouvrir.

Finalement, après quelques tentatives infructueuses, elle s'est enfin ouverte et l'escalier abîmé s'est déplié pour se poser par terre. William est monté tant bien que mal dans les marches serrées et accidentées, en priant pour qu'elles ne cèdent pas sous son poids.

Il m'a dit qu'elles avaient beaucoup craqué, mais qu'elles étaient restées intactes.

Lorsqu'il s'est finalement retrouvé dans le sanctuaire, il s'est laissé tomber

à genoux sous le coup de l'émotion.

Les meubles, les objets divers : la brosse à cheveux d'Élise, ses livres, ses trophées d'équitation... tout avait été laissé à sa place.

Il a contemplé le lit où elle avait dormi, maintenant froid et poussiéreux. Il a d'ailleurs constaté que tout était poussiéreux : une fine pellicule grise recouvrait toute la pièce. Son regard s'est baladé sur les affiches, sur les jouets d'antan aux yeux vides, sur la commode où étaient empilées liasses de papiers et piles de vêtements, sur le bureau où était posé l'ordinateur. Tout était encore là.

Mon frère désirait retrouver des photos de sa bien-aimée, mais a opté pour retrouver un quelconque album plutôt que de farfouiller dans son disque dur. Il tenait absolument à tenir dans ses mains des images d'elle. Peu importe lesquelles, pourvu qu'Élise y soit.

Il s'est relevé. Il a pris soin de ne pas trop mettre de poids sur sa jambe mutilée. Il s'est dirigé vers la garde-robe et a fait glisser la porte coulissante. Là, robes, chandails, pantalons, et autres vêtements d'Élise se sont offerts à sa vue. Il s'est surpris à humer l'odeur qui se dégageait, et des larmes se sont mises à couler sur ses joues. Il les a essuyées du revers de la main et a entrepris de trouver, parmi les jeux de société et les sacs de camping, un album photo.

Sa fouille a été un échec.

Furieux, il a fermé la porte coulissante avec une force démesurée. Il a ensuite ouvert les tiroirs de la commode et vidé leur contenu par terre. Sous-vêtements. Chaussettes. Pyjamas. Matériel de bricolage. Papiers divers.

Il s'est mis à quatre pattes et a glissé la main dans le dernier tiroir.

Il a trouvé quelques photos et les a mises dans le sac à dos qu'il avait emporté avec lui. Il a ensuite enlevé les photos des quelques cadres qui décoraient la pièce.

Finalement, il a remis son sac à dos sur son épaule et a redescendu les escaliers de la trappe. Une marche a dangereusement plié et fendu, mais mon frère l'avait pressenti et a retiré son pied à temps.

Indemne (ou presque), il est sorti de la maison de ferme et s'est introduit dans la mi-écurie, mi-grange, là où il y avait de l'espace. Les Gendreau avaient vendu leurs chevaux : il n'y avait pas âme qui vive.

Au milieu des bottes de foin et des instruments agricoles, il a ouvert la fermeture éclair de son sac et en a retiré des chandelles en pot.

Il a ensuite retiré les objets des étagères et des caisses de la partie « grange » du bâtiment en les poussant violemment par terre, et s'est finalement arrangé pour mettre les chandelles et les photos un peu partout dans la pièce. Il a allumé les bougies et s'est reculé pour admirer son œuvre.

Une espèce d'autel, à l'effigie de la belle Élise, se dressait devant lui.

Au milieu, une photo d'elle, qui montait Kanelle en selle anglaise. C'était

la plus grande qu'il avait pu trouver.

Il faisait nuit depuis longtemps déjà, et une noirceur très épaisse enveloppait la bâtisse. À l'aide de la lumière diffuse des étoiles qui passait au travers des craquelures de la porte, il s'est dirigé vers son sac et s'est accroupi.

Les derniers éléments qu'il a retirés de son ballot étaient des bouteilles d'alcool et un Ziploc renfermant quelques joints. Il a allumé avec son briquet une de ses dernières « cigarettes » et a commencé à la fumer en buvant directement au goulot d'une bouteille de vodka.

Son but : mourir d'une overdose qui lui permettrait peut-être de revoir Élise.

Tout en continuant à se saouler, il fixait l'image de la belle aux yeux de jade.

Élise souriait en caressant l'encolure de son animal. Ses cheveux longs s'échappaient librement de sous son casque. Plus le temps passait, plus William se mettait à sourire, lui aussi.

Puis, sans prévenir, la vision qu'il avait de son environnement est devenue trouble, confuse.

À un moment, il a eu l'impression de sortir de son corps.

Exalté, il a voulu aller rejoindre Élise sur la photo.

Lorsqu'il a eu l'impression de n'être qu'à quelques centimètres d'elle, son allégresse était telle qu'il pouvait entendre son cœur trépigner dans sa tête. Le battement était erratique.

Soudain, le visage d'Élise a changé. Ses yeux avaient disparu. Ses orbites vides grouillaient d'asticots, et sa mâchoire s'est étirée en un hurlement glacé alors que son cheval, passant d'une robe brune à une robe couleur corbeau, s'est cabré en rugissant.

William a brusquement réintégré son corps et a été parcouru par des spasmes de panique.

Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait rampé jusqu'à l'autel et, avec un de ses gestes désordonnés, il a envoyé valser en l'air des bougies et des photos.

Il m'a dit qu'à ce moment-là, tout semblait se passer au ralenti, et qu'il a eu le temps de voir distinctement chacune des trois chandelles - bleu, rouge, blanche - tomber sur la paille et allumer de grands brasiers.

L'esprit embrouillé, il a pris la bouteille de vodka. Dans l'état où il était, il pensait que le liquide pourrait éteindre le feu... Cependant, naturellement, ça n'a qu'empiré les choses puisque c'était de la vodka, et non de l'eau.

— Élise ! Sauve-moi ! Élise !

Il s'est retourné vers la photo.

Il ne restait plus que le paysage.

Plus d'Élise, plus de cheval.

Terrorisé, il a reculé de l'autel et s'est écroulé sur la terre battue.

Sa vision s'est portée sur le toit du bâtiment. Des centaines d'yeux rouges le regardaient.

— NOOOOOON !

Il m'a raconté qu'il avait senti son corps se tordre de douleur alors qu'il essayait de se porter hors d'atteinte des créatures.

Il voyait sa peau se faire lacérer par des ailes qui semblaient aussi acérées que des lames de ciseaux.

Il a attrapé l'une des bestioles. Il a tenté de l'étrangler avec ses mains, mais elle s'est débattue en lui coupant la paume et les doigts.

C'était une chauve-souris aux ailes de métal.

Les naseaux frémissants et les dents pointues, les battants d'acier dégoulinants de sang.

Alors que William se débattait, le feu prenait de l'ampleur.

Autour de lui, la chaleur augmentait d'intensité. Totalemment absorbé par sa vision, il ne se rendait pas compte qu'il allait mourir, asphyxié et brûlé, s'il ne tentait pas de s'échapper de cet enfer.

Tout ce qui importait pour lui, c'était que ce cauchemar finisse et qu'il puisse enfin revoir le visage d'Élise...



— Oh, mon Dieu !

Le conducteur de taxi était aussi stupéfait que moi. Des flammes gigantesques léchaient la charpente de l'écurie.

— Madem-

Claquant la portière derrière moi, je me suis ruée vers le bâtiment qui fumait.

J'ai tenté d'ouvrir la porte massive, mais elle était coincée.

À peine si j'ai eu le temps de commencer à pleurer en frottant mes mains brûlées que l'homme du taxi m'a ouvert la porte grinçante, non sans haleter à cause de l'effort considérable qu'il avait dû fournir pour la décoincer. Sans prendre le temps de dire merci, j'ai accouru vers mon frère dès que je l'ai vu.

Son corps était flasque et immobile, au milieu d'un fouillis d'objets. Tout autour, la grange brûlait à grand feu, et la chaleur était insupportable. Un épais nuage de fumée recouvrait tout, ce qui réduisait beaucoup la visibilité et rendait la scène encore plus horrificante et étrange.

Je me suis mise à genoux aux côtés de mon frère, j'ai essayé de le secouer et de le ramener à la vie. Il semblait inconscient. Voyant qu'il ne répondait pas à mes supplications, je me suis résolue à agripper ses deux bras et à le traîner vers la sortie.

La chaleur me brûlait déjà la peau, mais ce qui était encore plus

insoutenable, c'était la fumée qui irritait les yeux et la gorge. Mes yeux larmoyants ne pouvaient pas percer le brouillard. J'entrevois à peine la sortie. Ma respiration est devenue difficile et douloureuse, et c'est avec des toussotements frénétiques que, relevée, j'ai commencé à traîner mon frère.

Après un coup d'œil incertain, je me suis rendu compte que le conducteur de taxi n'était plus à la porte. Il s'était sûrement empressé d'aller appeler les secours...

Après un moment qui m'a semblé durer une éternité, je me suis enfin approchée de la porte du bâtiment. Euphorique, mais en même temps terrifiée et absolument épuisée par toutes les douleurs physiques qui m'assaillaient, j'ai accéléré le pas et j'ai franchi les quelques mètres qui nous séparaient de la sortie.

Soudainement, j'ai entendu un horrible craquement venant du toit. Avec effroi, j'ai levé la tête pour apercevoir, juste à temps, une poutre qui penchait dangereusement et s'apprêtait à nous tomber dessus, mon frère et moi.

Mouvement de recul.

J'ai vu l'objet s'abattre devant nous avec fracas, nous bloquant la route.

Désespérée et à bout de nerfs, j'ai lancé un grand cri de colère. Comment allais-je pouvoir nous sortir de là, maintenant que cette poutre enflammée nous bloquait le chemin ?

Peu à peu, les gaz toxiques du brouillard m'ont inévitablement atteinte. Je suis tombée par terre, trop faible pour me soutenir, et en proie à une crise d'asthme et de toux.

Ma vision s'est détériorée. Tout ce que je pouvais voir, à ce moment-là, c'était des flammes orange et jaune qui dansaient tout autour de nous, dans une fête diabolique et cruelle.

C'était la fin. Il n'y avait plus aucun espoir, ni pour mon frère, ni pour moi.

Enfin, c'est ce que je pensais à ce moment-là...

Les yeux mi-clos, la respiration cuisante et rauque, j'allais presque tomber sans connaissance lorsque, apparue de nulle part, Élise est entrée dans mon champ de vision, aussi claire que le jour. Tout autour de moi, c'était l'enfer et le chaos des flammes, mais Élise était là. Sur son cheval, elle me tendait la main.

Rendue à ce moment critique, dans mon état d'esprit vaporeux et confus, je n'ai pas hésité une seconde à m'étirer, quitte à épuiser toutes les forces qui me restaient, pour prendre la main de la morte. Voyant que j'acceptais son offre, son sourire s'est agrandi, et elle a hoché la tête. Sans dire un mot.

Après cela, il est arrivé quelque chose d'encore plus extraordinaire, quelque chose que je n'aurais jamais pu prévoir. En ces dernières secondes fatidiques, je pensais que le fantôme allait m'emmener avec lui dans le monde des morts, et que tout serait fini. Mais au lieu de cela, l'âme courageuse s'est empressée de nous hisser, William et moi, sur le dos du cheval. Avec un

hennissement surnaturel, la bête s'est cabrée et elle a effectué un saut incroyable pour s'envoler au-dessus de la poutre et nous faire sortir de la grange.

Après ce miracle, je n'ai pas pu comprendre tout ce qui se passait autour de moi.

La sensation d'être étendue sur l'herbe délicieusement fraîche. La présence de mon frère à mes côtés. Le bruit d'une sirène d'ambulance. Le galop d'un cheval qui s'éloignait. Une bouffée d'air froid qui m'assaillait, après la chaleur étouffante de l'incendie. Un frisson, puis un engourdissement général. Est-ce que tout était fini ?

J'ai voulu ouvrir mes yeux pour voir ce qui se passait, mais avant que je puisse apercevoir Élise s'en aller pour la toute dernière fois, je me suis étouffée dans une soudaine quinte de toux. Excédée par la douleur poignante dans ma poitrine, je me suis évanouie.



Biographie

Nées à Sherbrooke, Audrey et Chloé Couture sont des sœurs jumelles complices qui ont, dès un jeune âge, découvert une passion en commun : l'écriture. Après avoir participé à quelques activités littéraires tout au long du primaire et du secondaire, c'est en secondaire 4 que la chance leur sourit, alors qu'elles décident de joindre leurs forces pour le concours « Sors de ta bulle ». À l'âge de 16 ans, leurs espoirs se concrétisent : elles en ressortent gagnantes.

Vous avez sous les yeux le fruit de leurs efforts combinés. Un livre d'horreur. Tiré d'un rêve, d'une idée qui s'est transformée en histoire avec des personnages aussi colorés les uns que les autres.

Adeptes de toutes formes d'arts, que ce soit la musique, le cinéma ou la peinture, ce qui est crucial pour les sœurs est de pouvoir vivre et exprimer des émotions par le biais d'œuvres originales. Leur émotion préférée? Vous l'aurez deviné : la peur! N'est-ce pas un plaisir coupable que d'effrayer les gens? C'est dans ce but que vous, chers lecteurs, êtes invités à lire ce roman dans votre lit, tard le soir... frissons d'horreur garantis!



Remerciements

Nous tenons à remercier tous nos amis qui nous ont soutenues dans ce projet et qui ont cru en notre réussite, tels que Noémie, Anaïs, Sachel, Anne-Sophie, Annie, Jessica et bien d'autres. C'est grâce à vous que nous avons gardé le goût de continuer jusqu'au bout.

Un merci très spécial à Jasmine, qui a contribué à ce projet en fournissant temps et efforts pour l'embellir. Tes talents artistiques ne passeront pas inaperçus!

Le mérite revient aussi à Maude-Émilie et à Élysabeth, deux enseignantes qui nous ont très bien conseillées et guidées dans cette grande aventure. Nous sommes certaines qu'elles inciteront d'autres élèves participant au concours « Sors de ta bulle » à se dépasser – comme elles nous ont permis de le faire.

On peut aussi applaudir l'équipe Sors de ta Bulle, qui fait toujours un excellent travail avec peu de moyens. Cela inclut Camille, Martine, Pierrette ainsi que beaucoup d'autres.

Un gros, gros merci à Anny-Pier, notre lectrice-critique, et à Élisabeth Tremblay, notre écrivaine-conseil, qui ont lu des passages de ce roman et ont pu apporter leurs idées et suggérer des pistes d'amélioration durant le processus d'écriture.

Merci également à notre toute première maison d'édition, qui nous a gentiment pris sous son aile.

Mais, merci surtout à Papa et à Maman, qui ont été à nos côtés durant les bons et les mauvais moments. Vous avez su quand nous botter le derrière et quand nous féliciter pour les bons coups. Les enfants ne le disent jamais assez à leurs parents : vos encouragements sont les plus importants de tous.



Mot de la coordonnatrice

La dixième preuve que les adolescents qui fréquentent les écoles publiques de la région sherbrookoise et magogoise ont non seulement du talent et de la créativité, mais de la persévérance, du courage, du professionnalisme et bien, bien des choses à dire. *Apparitions* est la dixième œuvre primée par le concours Sors de ta bulle! Déjà. Lorsque le concours a débuté, projet (un peu fou) sorti de la tête d'une enseignante passionnée qui a su s'entourer d'une équipe fière et solide, dix, ça paraissait

Cette année fut marquée par beaucoup de premières : première œuvre primée écrite en duo; premier roman d'horreur à paraître dans la collection; première fois que l'œuvre gagnante provient de l'école Du Phare.

La présente édition en fut une de changements et d'adaptation, aussi. Changements dans l'équipe, à la coordination, à l'animation dans quelques écoles.

Et le changement majeur : changement de maison d'édition.

Après toutes ces années de fructueuse collaboration, Sors de ta bulle! et les Éditions GGC (partenaires depuis le début) ont décidé de faire route à part. Et c'est avec un immense plaisir que Sors de ta bulle! entame sa collaboration avec la maison d'édition Les Six Brumes. Cette collaboration, basée sur le respect, sur des valeurs communes, une belle folie et une grande envie de rêver s'annonce prometteuse.

En cette année pivot, l'équipe de Sors de ta bulle! est fière de regarder en avant et d'envisager les dix prochaines années comme des années de défi et de projets. Plus vivant que jamais, le concours se développe en se consacrant à la création littéraire au secondaire, en permettant à des jeunes de se découvrir et de s'épanouir au contact de la plume.

Comme quoi des bulles, ça n'éclate pas toujours.

Sors de ta bulle!, c'est un immense projet autour duquel gravitent un grand nombre de passionnés qui permettent de maintenir le concours en vie. En tant que coordonnatrice, j'aimerais donc remercier quelques-uns de nos fiers partenaires.

Commanditaires :

Le programme Culture à l'école

Le ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport

La Commission scolaire de la Région-de-Sherbrooke et sa fondation

La Commission scolaire des Sommets

Les députés de Sherbrooke et de Saint-François
Le Club Rotary
Les Chevaliers de Colomb
Monsieur François Beaudoin, mécène

Les membres de l'équipe :

Lynda Dion, fondatrice, ex-coordonnatrice, animatrice
Pierrette Denault, responsable du développement, réviseure, grande sage
Camille Deslauriers, directrice de collection
Claude Hackett, directeur adjoint responsable du projet
Catherine Vézina, responsable des écrivains et du jury
Marie-Dominique Billequey, responsable des lecteurs critiques
Jean Nadeau, animateur
Maude-Émilie Béliveau, animatrice
Élyzabeth Bérard, animatrice
Pierrette Proulx, animatrice
Marie-Ève Desrochers, animatrice
Danielle Dubé, animatrice, collaboratrice
Anne-Marie Boislard, animatrice

Les écrivains conseils :

Élisabeth Tremblay, Lise Blouin, Jonathan Reynolds, Christiane Lahaie,
Bruno Lemieux,

Élise Turcotte, marraine d'honneur 2013-2014

Robert Lalonde, parrain d'honneur 2014-2015

Merci tout spécial à notre maison d'édition, Les Six Brumes, qui permettent à deux adolescentes de publier une œuvre et... de peut-être rêver à une prochaine, qui sait!

Sans oublier tous ceux qui soutiennent et encouragent les Bulliens dans ce grand projet : familles, amis, enseignants.

Espérant que la lecture d'Apparitions vous laissera, autant qu'à nous, un souvenir impérissable et... quelques frissons!

Martine Théberge,
Coordonnatrice



Apparitions

Audrey Couture

2015